

# **Lullaby**

*La mélodie funèbre*

## **Du même auteur**

Magnolia

Combat pour vivre

Il a dit

Callista

Le Temps dans ses yeux

Paris n'existe plus

Psycho Love

Entre ombre et lumière

Janna - reine d'un monde disparu

Shadows' Angels Tomes 1 à 4 (2022-2023)

Salema Weyard

# **Lullaby**

*La mélodie funèbre*

*« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

*Les droits de la couverture et de la quatrième de couverture reviennent à la graphiste Calliope McKeena. »*

# Salema Weyard

Salema Weyard est née dans le Sud de la France en 1989. Mariée, elle est passionnée par les voyages, la lecture, les jeux vidéo, le Japon, les langues étrangères et les arts créatifs. Atteinte de plusieurs maladies chroniques, elle a laissé sa carrière de scientifique pour se tourner vers son premier amour, l'écriture.

En 2009, elle avait publié un roman *Je ne reviendrais jamais*. Aujourd'hui, elle aborde différents thèmes et univers au fil de ses histoires (qu'elle autopublie gratuitement en ebooks), notamment le validisme, le steampunk, le surnaturel ou encore de la romance ; avec, la plupart du temps, des personnages LGBTQ+ et/ou handicapé.

Sur son site **weyardsalema.com**, elle partage davantage sur son projet de diversité littéraire et artistique, que ce soit à travers ses articles ou l'interview de personnes concernées.

En 2021, elle a ouvert un nouveau site, nommé **plumedesed.com**, donnant des informations sur le syndrome d'Ehlers-Danlos, l'autisme et la dyspraxie basées sur des publications scientifiques.



« La mort comme tremplin d'une espérance absolue. Un monde où la mort ferait défaut serait un monde où l'espérance n'existerait qu'à l'état larvé. »  
Gabriel Marcel/ Etre et avoir





# Table des matières

Chapitre 1 .....	15
Chapitre 2 .....	29
Chapitre 3 .....	57
Chapitre 4 .....	79
Chapitre 5 .....	105
Chapitre 6 .....	125
Chapitre 7 .....	145
Épilogue .....	159



# Préface

Les traductions des berceuses se trouvent à la fin du livre, ainsi que la symbolique des fleurs.



# **Avant-propos**

Mon premier texte en huis clos et sans aucune romance. Je vous souhaite une bonne découverte!

Bonne lecture

Salema



# Chapitre 1

"House on Hill", The Pretty Reckless

"House on a hill  
The living, living still  
Their intention is to kill and they will, they will  
But the children are doing fine  
I think about them all the time"

\*\*\*\*\*

Octobre 1967

Spencer, assit dans sa voiture depuis vingt minutes, jouait nerveusement avec ses clés. Il avait menti à ses parents, prétextant une formation professionnelle, pour échapper à leur épouvantable sur-

veillance et revenir ici, dans la ville de son enfance. Onze ans après les faits, le jeune homme avait choisi de partir en quête de vérité. Plus que jamais, Spencer avait besoin de savoir pourquoi ses parents avaient décidé de quitter la ville si précipitamment, mais surtout... Mais surtout pourquoi ils avaient abandonné sa jeune sœur. Onze ans que les portes de cet institut spécialisé s'étaient refermées sur Tallullah. Onze ans que leurs parents agissaient comme s'il était fils unique.

Spencer estimait qu'il avait toujours été un bon fils, bien qu'on ne l'ait jamais félicité pour ça. Il n'avait jamais causé d'ennuis à ses parents, n'avait jamais fumé, n'avait jamais bu... Il avait renoncé à toutes ses relations amicales ou amoureuses. Il avait même accepté immédiatement les plans de carrière qu'on lui avait imposés. Voilà pourquoi, à vingt-et-un ans, il était policier. Comme son père et son grand-père. Bien que Spencer aimât aider les gens, il n'avait jamais eu pour vocation d'entrer dans les forces de l'ordre. En vérité, il aurait préféré devenir infirmier, détective privé, ou même travailler avec les enfants. Toutefois, il n'avait opposé aucune ré-



sistance à ses parents et avait suivi la voie qu'ils lui avaient choisie. Jusqu'à aujourd'hui. Ils avaient une telle emprise sur lui et il se sentait terriblement seul. Il espérait qu'un jour, il trouverait la force de s'évader de cette prison.

Prenant son courage à deux mains, Spencer sortit enfin de sa voiture, la verrouilla et emprunta le long chemin de terre qui remontait la colline jusqu'à la New Eden Psychiatric Institution. La première chose qui le frappa était l'absence totale de portail ou de barrières. N'était-ce pas là un élément essentiel ? Comment parvenaient-ils à assurer la sécurité des patients ? Malgré tout, il continua à avancer, apercevant au loin le gigantesque bâtiment blanc. Contrairement à de nombreux instituts spécialisés qui avaient simplement changé de noms dans les années quarante, la New Eden Psychiatric Institution n'était pas un asile à la base, ni même un lieu de soin. D'après les archives de la ville, il s'agissait de la gigantesque demeure d'une riche héritière qui, n'ayant pas de descendance, l'avait reconverti en orphelinat. Ce n'est que plus tard que l'endroit devint un institut psychiatrique réservé aux enfants. Ce changement

d'activité avait fait grand bruit à l'époque, les habitants n'appréciant guère la mauvaise publicité qu'un tel établissement risquait d'engendrer. Malgré tout, en secret, certains étaient rassurés. Ils avaient enfin la possibilité d'interner leurs enfants discrètement, sans avoir à parcourir des dizaines, voire des centaines de kilomètres. Les différences ne leur plaisaient guère et la seule mention de la folie leur offrait des frissons de peur, si bien que les livreurs et le rare personnel pour l'institut ne se bouscuaient pas aux entretiens. Loin de là.

Malgré le fog persistant de ce mois d'octobre, la silhouette des marches du perron commença à se dessiner. Spencer perçut même quelques cris d'enfants qui jouaient, provenant sans doute de l'arrière de l'institut. Le jeune homme pressa le pas, désormais inquiet que sa nervosité ne le rattrapât. D'une main, il agrippa la lanière de son sac et, de l'autre, ne voyant aucune sonnette, il frappa trois fois à la lourde porte en bois. Lorsqu'elle s'ouvrit à peine une minute plus tard, il sursauta, ne s'attendant pas à une réponse si rapide. En réalité, dans un coin de son esprit, Spencer imaginait même

que personne ne viendrait lui ouvrir. Jamais. La femme qui apparut ne devait pas dépasser les quarante ans et avait un type latino très marqué, chose rarissime dans le coin. Ses yeux bleus le fixèrent quelques instants avant qu'elle ne se décida à prendre la parole.

— Bonjour, soyez le bienvenu. Je suis Carissa, la directrice de l'institut. Que puis-je pour vous? Nous n'acceptons plus aucun patient.

Une directrice hispanique? Comment les parents de Spencer, ultra conservateur, avaient-ils accepté ça? Voulait-ils se débarrasser de leur fille à ce point?

— Bonjour madame. Je suis sincèrement désolé de vous déranger, mais ma sœur a été internée ici il y a onze ans. Maintenant que je suis adulte, je souhaiterais avoir la chance de la revoir. Et, si sa santé le permet, de la récupérer ou de la faire transférer plus près de chez nous.

Spencer eut l'impression que le sourire de Carissa s'était figé l'espace d'une seconde. Il avait dû rêver. Et puis surtout, pourquoi ne lui permettait-elle pas d'entrer dans le bâtiment? Carissa n'avait même pas daigné sortir entièrement sur le perron pour lui parler et ne faisait dépasser que le haut de son corps par l'entrebâillement de la porte. Étrangement, il faisait trop sombre dans le couloir derrière elle pour qu'il puisse percevoir quoi que ce soit.

— Oh bien sûr jeune homme. Quel est le nom de votre sœur?

— Talullah Hawkins.

Le sourire de Carissa s'effaça.

— Je suis désolée, jeune homme. Votre sœur est décédée avant son dixième anniversaire. Mes sincères condoléances. Vous devriez rentrer chez vous à présent, là où les vivants vous attendent. Au revoir.

Et avant que Spencer n'ait pu ajouter quoi que ce soit elle disparut et lui ferma la porte au nez. Il cligna des yeux plusieurs fois, quelque peu choqué. Déjà, comment cette femme connaissait-elle sa sœur? Il avait vu la directrice le jour où ils avaient laissé Lulla et... Et Spencer réalisa qu'il n'avait aucun souvenir de ce jour-là. Il était absolument certain de se remémorer parfaitement le visage de la directrice de l'époque, du déroulé exact de l'entretien... Et pourtant, d'un coup le vide. Son cerveau avait beau creuser encore et encore, aucune image ne correspondait à ce jour atroce. Que lui arrivait-il? Était-ce le choc soudain d'apprendre le décès de Talullah? Ou autre chose? Ces onze dernières années, il n'avait cessé de cauchemarder sur ce jour terrible. Alors pourquoi, désormais, seul le vide lui répondait-il? Sonné, il se décida pour l'instant à faire demi-tour et à retourner à sa voiture puis en ville. Il y avait réservé un hôtel pour trois nuits en prévision de son enquête.

Les cris d'enfants s'étaient tus, mais ni ce silence soudain ni le brouillard qui s'était levé ne semblaient perturber Spencer. L'esprit ailleurs, il sursauta lors-

qu'il vit le parking du bar de l'église. Pour ce qu'il en savait, il aurait pu avoir un accident, il ne s'en serait pas aperçu, tant il n'avait pas souvenir d'avoir conduit jusqu'ici. Comment avait-il pu commettre une telle imprudence et ne pas être concentré sur la route? Il s'en voulait, bien que rien de mal ne soit arrivé. Inquiet, il se gara et entra dans le bar. Bien qu'un verre d'alcool lui faisait très envie, il préférerait rester sobre tant que cette affaire n'était pas réglée. Il commanda un café très serré. Ce fut celui qui semblait être le patron qui le lui amena. L'homme, un soixantenaire, s'assit en face de lui.

— Je vais être bref jeune homme. Pourquoi un étranger s'intéresse-t-il à la New Eden Psychiatric Institution? Les journalistes ne sont pas tellement les bienvenus.

Spencer leva les yeux de sa tasse, stupéfait.

— Non, non, vous vous méprenez sur mon compte! Je suis désolé, je ne voulais offenser personne! Je m'appelle Spencer Hawkins et j'ai vécu ici jusqu'à mes dix ans. Nous avons une maison dans le

quartier résidentiel. Au 30 rue Midford. Ma petite sœur a été internée à la New Eden Psychiatric Institution. Juste après, nous avons déménagé. C'était il y a onze ans. Je suis revenu ici, car je veux des réponses.

Le calme retomba dans le bar et le patron lui sourit.

— Je suis désolé, mon grand, je t'avais pris pour l'un de ces maudits journalistes qui viennent nous interroger régulièrement sur ce lieu.

— Il n'y a pas de mal. Je comprends votre méfiance. Pourriez-vous m'en apprendre plus sur cet endroit? La directrice, Carissa, est vraiment étrange. Et j'ai entendu les enfants, mais vu personne. Il faut dire qu'on ne m'a pas laissé rentrer.

Le sexagénaire et plusieurs clients le fixèrent soudain, le regard inquiet et les sourcils froncés. Nerveux face à tant d'attention, Spencer but son café. Le patron se racla alors la gorge.

— Mon garçon, que racontes-tu? Tu parles du passé, n'est-ce pas? Parce que la New Eden Psychiatric Institution a fermé définitivement il y a huit ans de ça. Plus personne ne vit là-bas depuis. À l'époque, trois policiers y ont été envoyés, car ni les enfants ni le personnel n'étaient réapparus. On ne les a jamais revus. Deux autres enquêteurs ont alors été envoyés, un an plus tard. Ils sont encore portés disparus à ce jour. Dès lors, les officiels ont abandonné cet endroit. Une ou deux fois par an, on voit quelques idiots voulant visiter pour se faire peur. Personne ne les a jamais recroisés.

Spencer, choqué, posa sa tasse et y fixa son regard. S'il insistait sur ce qu'il avait vu et entendu tout à l'heure, tout le monde le prendrait pour un fou. Et ce n'était pas le moment de se faire remarquer. D'autant plus que s'il venait à avoir un dossier médical mentionnant une pathologie mentale, il perdrait son travail et très probablement sa famille.

— Oui, désolé, je m'étais mal exprimé, évidemment que je parlais du passé. Toutefois, je ne savais



pas que l'institut avait fermé. En connaissez-vous la raison ?

— Nous avons décidé d'arrêter de les livrer en nourriture, en médicaments et en produits d'hygiène afin de les forcer à faire sortir au moins un membre du personnel ou un patient d'entre leurs murs. Nous soupçonnions des fraudes graves voire des crimes. Aucun psychiatre agréé ne travaillait là-bas. Et, vers la fin, plus personne ne revoyait les membres du personnel. Ni les enfants censés être majeurs.

Le patron alluma sa cigarette.

— La ville a décidé d'agir. Malheureusement, après un mois d'arrêt de livraison, l'institut a juste fermé. Personne n'a vu de déménagement, en dépit des surveillances de la police. En une nuit, plus aucun bruit ni plus aucune lumière. En une nuit, la directrice n'ouvrait soudain plus la porte. En une nuit, l'endroit semblait avoir été déserté depuis des lustres.

— Comment ça ?

— Je suis allé voir, avec d'autres, le matin de cette fameuse nuit. Lorsque l'on a ouvert la porte, qui pour la première fois n'était pas verrouillée, il nous est apparu un couloir en ruines. De part et d'autre sommeillaient des cadrans de portes complètement délabrés. La peinture était écaillée, des débris jonchaient le sol. C'était comme si personne n'avait vécu là depuis au moins dix ou vingt ans. Nos livraisons avaient seulement cessé depuis un mois. Nous avons immédiatement refermé la porte et nous sommes partis, car nous avons peur de nous blesser. Comme jamais personne n'est revenu de cette exploration, ce fut la meilleure décision de notre vie.

Le patron jeta un regard désolé à Spencer.

— Quoi qu'il se soit passé là-bas, vous devriez oublier votre sœur, jeune homme. À mon humble avis, il s'agit du genre de vérité qu'il est préférable de ne point connaître. Allez vous reposer à l'hôtel et rentrez chez vous. Chez les vivants. Et surtout, n'entrez pas dans ce bâtiment.

Spencer remercia chaleureusement le sexagénaire et regagna sa chambre d'hôtel. Demain matin, dès l'aube, il retournerait à l'institut. Il se moquait pas mal de ce que pouvaient dire les autres. Il savait ce qu'il avait entendu tout à l'heure. Et il était certain que Carissa lui avait parlé et lui avait annoncé le décès de Talullah. Cette histoire comportait de plus en plus d'incohérences et il n'aimait pas ça. Spencer ne comprenait pas les raisons qui auraient pu pousser le patron du bar à lui mentir à propos de la fermeture de l'institut. Mais d'un autre côté, il n'était pas fou et avait vu la directrice de ses propres yeux. Le jeune homme soupira et s'allongea sur le lit trop dur. Demain, il tirerait ça au clair et comprendrait enfin ce qu'il était advenu de sa sœur.

\*\*\*

Au même moment, New Eden Psychiatric Institution

Carissa s'étira avant de pousser un profond soupir. Elle n'aurait jamais imaginé qu'un membre de la famille de l'un de ses patients revienne, surtout

après tant d'années. Heureusement, l'annonce du décès avait dû faire fuir le jeune homme trop curieux. Et s'il se remontrait, et bien... Le jeune Spencer serait confronté à la pire expérience de sa vie.

— Maman ?

Carissa se retourna en souriant.

— Talullah ? Que puis-je pour toi ?

— Un visiteur ?

— Non, ne t'en fais pas. Encore un énième curieux. J'ai réussi à le faire partir. Allez, vient ma chère Lulla, rejoignons les autres.

— Je te suis, maman.

## Chapitre 2

Le lendemain matin, dès l'aube, Spencer s'extirpa des couvertures, se prépara rapidement et fonça vers sa voiture après un petit-déjeuner copieux. Il avait emporté avec lui un sac à dos contenant une lampe torche, un appareil photo argentique, un couteau, son porte-feuille, une gourde, un carnet et un stylo et quelques autres accessoires de survie. Il démarra sa voiture et quitta la ville sans se retourner. Il ne voulait pas savoir si le patron du bar l'avait vu ou non, un peu honteux de ne point écouter ses conseils. Spencer n'eut pas à rouler longtemps dans la nuit froide et brumeuse avant d'atteindre de nouveau le début du chemin de terre menant à la New Eden Psychiatric Institution. Il courut tout le long de la colline jusqu'à l'entrée du bâtiment, ne souhaitant pas laisser à son esprit le temps de réfléchir davan-

tage. Bien qu'un peu essoufflé à cause du froid, il ne perdît pas une minute et tapât à la porte. Cette fois, Carissa ne vint pas lui ouvrir. Il n'entendait pas non plus les cris des enfants, mais il mit ça sur le compte de l'heure matinale. Spencer frappa de nouveau. Toujours rien. Il tourna alors la poignée et la porte s'ouvrit sans aucun mal. Il aurait pourtant juré qu'hier elle était verrouillée. Il entra et manqua de lâcher sa torche de surprise.

Devant ses yeux se dessinait l'exact tableau que lui avait décrit, la veille, le sexagénaire. Un couloir jonché de débris, avec, de part et d'autre, des encadrements de portes vides. Les murs avaient connu de meilleurs jours et il ne percevait aucun mobilier, juste des restes çà et là. Pour une raison inconnue, l'intérieur était très lumineux et il éteignit sa torche afin de sauvegarder les piles au maximum. Spencer poussa un profond soupir et ferma la porte. Il devait percer les secrets de cet endroit. Absolument. Lentement, afin de ne pas risquer de se blesser, le jeune homme avança de quelques pas dans le couloir. À sa droite, une pièce complètement vide. Encore quelques pas. À sa gauche, un lapin en peluche

sur le sol. L'objet était sale et avait mal vieilli, pourtant il le ramassa. Sur l'oreille, un nom brodé « Ribbit ». C'était celui de Talullah. Et dans un tsunami glacé, une vision lui inonda l'esprit.



Joe et Andy Hawkins arrivèrent avec leur fille Talullah à peine âgée de six ans. Ou plutôt ils la tiraient par la main, car elle ne semblait pas ravie d'être là. La peur pouvait se lire dans les iris noisette de la petite blonde. À l'image des autres patients, elle ne comprenait pas la raison de sa présence ici et ne savait plus où regarder, complètement perdue. Le jeune Spencer non plus d'ailleurs n'était pas particulièrement à l'aise. Il observait l'endroit avec un mélange d'inquiétude et de dégoût.

Joe et Andy enlacèrent alors leur fille, en lui promettant de lui rendre visite régulièrement; ce qui

n'était là qu'un vil et cruel mensonge. Aucun parent ne repassait jamais la porte de cet institut. Jamais. Écrasés par la honte d'avoir un enfant fou, ils préféreraient l'oublier et poursuivre une vie normale, bien que parfois entachée d'une profonde culpabilité. Les premiers mois, ils passaient quelques coups de téléphone. Ceux-ci s'espaçaient alors lentement jusqu'à ne devenir qu'un douloureux souvenir.

Malgré les quelques protestations de Spencer, les Hawkins s'en allèrent rapidement, sans même un regard en arrière, alors que la malheureuse Lulla les implorait de revenir, tenant fermement son lapin en peluche contre son cœur. Étouffée par ses sanglots, elle parvenait à peine à respirer quand ses parents et son frère disparurent derrière la massive porte d'entrée. Carissa s'accroupit alors devant la fillette et arrangea tendrement ses cheveux.

— Bienvenue dans ta nouvelle maison Talullah. Dis-moi ma petite, comment s'appelle ton amie ?

L'enfant s'arrêta net de pleurer, surprise par cette question.



— Tu la vois? Maman et papa ont dit que j'étais folle. Ils ont dit que les amies imaginaires c'était un mensonge. Quand j'ai voulu la sauver d'une voiture qui arrivait droit sur elle, maman a décidé de m'amener ici. Elle a dit que c'était le truc de trop après que j'aime les jeux de garçons. Moi je voulais pas que Sady soit écrasée. Mais personne a compris et tout le monde a crié très fort.

— Bien sûr que je la vois. Ici, elle ne sera d'ailleurs pas la seule.

Le regard de Lulla s'éclaira légèrement.

— Pour de vrai?

— Oui. Pour de vrai.

— Elle s'appelle Sadhana, mais elle préfère Sady. Elle est timide et parle très peu.

— Ce n'est pas grave. Ici, chacun a le droit d'être soi-même. Suivez-moi toutes les deux, votre chambre est prête.

Carissa les conduisit à l'escalier central, un étrange colimaçon tordu aux rampes soigneusement travaillées. Le parquet, sombre et ancien, était recouvert d'un épais tapis carmin, probablement pour amortir les chutes.



Spencer lâcha la peluche, haletant, et les yeux écarquillés de stupeur. Choqué, il s'appuya contre le mur le plus proche. À quoi venait-il d'assister ? Il se remémorait de nouveau son passage ici et la Carissa qu'il avait vue hier était clairement la même que onze ans auparavant. N'avait-elle donc pas vieilli ? Pourquoi parlait-elle de l'amie imaginaire de sa sœur comme si elle était réelle ? Mais hormis ces bizarre-

ries, que venait-il de voir ? Il ne s'agissait clairement pas d'un souvenir. Alors quoi ? Une vision ? Ce genre d'évènement n'était pourtant pas censé être possible. Ni réel. Néanmoins, quoique ce soit, les images le conduisaient à l'étage.

Spencer n'était qu'un jeune policier. Il n'avait jamais vu d'horreurs ou de scènes de crimes. Il avait été élevé dans la plus pure tradition protestante et ne croyait pas au surnaturel. Pourtant, il n'avait pénétré dans l'institut que depuis quelques minutes et il savait que quelque chose clochait. Quelque chose que son esprit rationnel n'apprécierait probablement pas. Son rythme cardiaque s'étant enfin un peu calmé, il se détacha du mur et avança en direction des escaliers qui siégeaient fièrement à la fin du couloir abandonné. Il testa d'abord la solidité de la rampe. Ensuite, il monta lentement, appuyant sur chaque marche d'un pied avant de s'y aventurer. La structure se révéla bien plus robuste que ce qu'il y paraissait et Spencer atteignit le premier étage sans encombre. Premier étage qui ressemblait étrangement au rez-de-chaussée. Il pénétra dans la première pièce sur sa droite, une chambre. Il s'assit sur le lit

dans l'unique but de sortir son carnet du sac à dos, mais fut de nouveau envahi par un flot ininterrompu d'évènements.



Carissa ouvrit une porte en souriant et invita Talullah à y entrer.

— Nous voici au premier étage, celui des chambres. La tienne est celle-ci, la numéro deux.

Les pièces, toutes identiques à quelques détails près, comprenaient un lit excessivement confortable, un bureau joliment décoré et quelques livres.

— Dis madame, pourquoi n'y a-t-il pas de fenêtres ?

— Carissa. Tu dois m'appeler par mon prénom. Il n'y a aucune fenêtre ici, hormis une dans mon bureau. Elles sont inutiles, le ciel est bien trop triste dans cette région. Il est bien trop gris pour vos yeux innocents.

Lulla ne sembla pas choquée par cette étrange annonce.

— D'accord. Sady dort ici avec moi ?

La silhouette translucide de Sadhana se découpa près du bureau. La tête baissée, on ne pouvait voir son visage.

— Évidemment. Vous ne serez pas séparées. Jamais. Ne crains rien.

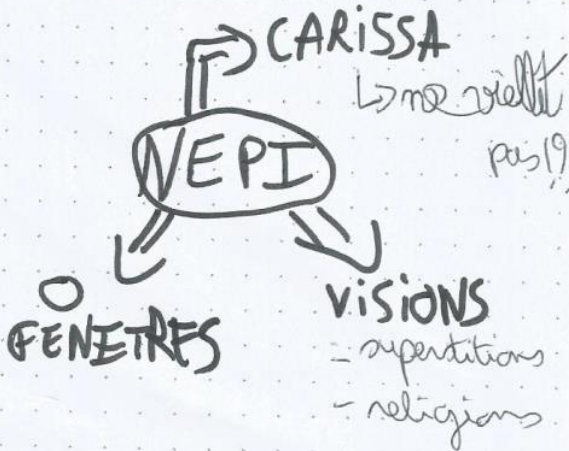
Talullah lui offrit son premier sourire, avant de poser sa petite valise dans un coin de la pièce, ainsi que son lapin sur l'oreiller. Une horloge sonna bruyamment, annonçant le début du petit-déjeuner.



Spencer se leva d'un bond du lit et jeta un regard horrifié à ce qu'il restait du bureau. Encore des images dans son cerveau et cette fois il ne pouvait s'agir de ses souvenirs. Une vieille superstition disait que les objets gardaient en mémoire les évènements et qu'ils étaient parfois capables de les retransmettre. Mais il n'aurait jamais imaginé qu'une telle chose soit possible. Sa vie n'était pas un film, que diable ! Pourtant... Pourtant, il ne trouvait absolument aucune explication rationnelle à ces visions. Précautionneusement, il se rassit sur le lit, mais cette fois rien ne se passa et il en fut soulagé. Il sortit son carnet et commença à noter les différentes informations à sa disposition et surtout les deux qui le gênait le plus pour le moment : Carissa qui ne semblait pas souffrir du temps qui passait et Sadhana.

Spencer était certain de ne jamais avoir vu de formes, d'ombre ou quoi que ce soit d'autre aux côtés de sa sœur, bien que cette dernière parlait souvent de son amie « Sady ».

Note investigation 1



SADHANA  
—  
SADY

⇓  
? qui  
? quoi  
? POURQUOI



Le jeune homme fixa ses notes, mais elles ne lui dévoilèrent aucun secret. Il poussa un soupir et rangea le carnet dans sa poche. Il aurait aimé dans un premier temps trouver le bureau de la directrice dans l'espoir de lire les dossiers des patients et d'en apprendre peut-être davantage sur l'endroit, mais un bruit soudain le fit changer d'avis. Un rire d'enfant. Il leva la tête. Personne, évidemment. Des pas résonnèrent au-dessus de lui. Il y avait donc bien quelqu'un d'autre ici. Carissa peut-être ? Bien que nerveux, il décida de monter au deuxième étage. Dans le pire des cas, il croiserait un squatteur, situation pour laquelle il avait été formé à l'école de police. Spencer ne se précipita pas pour autant, vérifiant de nouveau l'intégrité des escaliers avant de les emprunter.

Le deuxième étage était moins décrépi que le reste, comme si les années s'étaient écoulées plus lentement. Les bruits de pas résonnèrent encore. Spencer avança calmement en direction de la pièce en question, mais n'y trouva que du vide. Il en ressortit et entendit les pas et les rires provenir du

fond du couloir. Très distinctement. Afin de ne pas paniquer, il se rappela que les sons se propageaient beaucoup dans ces vieux bâtiments abandonnés, rendant parfois leurs localisations plus ardues. Le jeune homme avança alors d'un pas décidé jusqu'à la salle du fond, l'une des seules possédant encore une porte. À peine posa-t-il sa main sur la poignée, qu'une nouvelle vision l'envahit.



Carissa avait escorté la nouvelle pensionnaire jusqu'au réfectoire, afin de la présenter à tous les autres. On pouvait compter neuf enfants et une vingtaine comme Sady. Talullah n'aurait jamais pensé qu'elle puisse habiter dans un lieu où se trouvaient tant d'amis imaginaires, surtout après avoir vécu dans une famille qui prétendait ne pas les voir. Ce fait la rendit particulièrement heureuse et elle

crut même apercevoir une esquisse de sourire de la part de Sady.

Dans un coin, Carissa observait tendrement ses protégés, tout en surveillant la cuisinière du coin de l'œil. Cette dernière, en poste depuis quelques années déjà, devrait probablement bientôt être remplacée. Son efficacité ne faisait absolument aucun doute, mais son cœur faiblissait de jour en jour, l'approchant peu à peu de la fin. La jeune femme se promit de recruter quelqu'un d'autre dès demain, afin de s'assurer de la transmission des connaissances nécessaires à tout travail ici. Elle fut tirée de ses pensées par la gouvernante, qui devait probablement avoir terminé le ménage des chambres et des sanitaires.

— Madame ? Puis-je m'entretenir avec vous ?

Carissa hocha la tête, observant les traits tirés et le visage pâle de la cinquantenaire.

— Allons dans le couloir.

La femme semblait épuisée.

— Madame... Puis-je prendre quelques jours de congés ? Je n'ai pas quitté cet endroit depuis des mois. Le jardin est très agréable, le logement est convenable, mais je n'en peux plus. J'ai besoin de m'aérer l'esprit et de retourner dans ma famille quelque temps.

La directrice soupira. Encore une qui voulait s'enfuir pour ne jamais revenir. La prochaine fois, elle en recruterait deux ou trois, afin qu'elles ne s'ennuient pas trop vite. Elles pourraient aussi embaucher des nonnes, habituées aux endroits clos. Oui, voilà, l'idée était parfaite.

— Évidemment, je comprends. Venez, nous allons signer votre formulaire de congés.

La gouvernante la remercia chaudement et suivit sa patronne sans la moindre hésitation, jusqu'à son bureau au troisième et dernier étage de la demeure.



Lorsque Spencer reprit ses esprits, la porte s'était ouverte et il était dans ce qui fut autrefois le réfectoire. Fébrile, il lâcha la poignée et observa les alentours, vide de toute trace de vie. Bien que sa raison voulût le nier davantage, il dut se rendre à l'évidence, cet endroit lui offrait des visions du passé. Il ne pouvait ni en expliquer la cause ni la nature, mais les faits étaient là. Désormais, de nouvelles interrogations s'ajoutaient aux précédentes. Qu'était-il advenu des neuf autres enfants ? Et surtout quelles étaient ces silhouettes semblables à Sadhana ? Ces apparitions dont personne ne semblait questionner l'existence. Spencer grimaça. Y avait-il une substance dans l'air ici ? Non, impossible, il devait arrêter de vouloir absolument se raccrocher à la logique et au bon sens. Il allait tout noter et voir où ça le conduirait.



D'après ses déductions, ce qu'il cherchait se trouvait donc à l'étage supérieur. Une fois là-bas, il commencerait peut-être à avoir un semblant de réponse ou du moins quelques indices. Ainsi Spencer ne perdit pas plus de temps au réfectoire, qu'il pensa visiter en détail plus tard, et se dirigea d'un pas décidé vers les escaliers. Une fois au troisième, il repéra bien vite le bureau de la directrice, seule pièce du palier. Ce fut encore en touchant la porte qu'une vision se déclencha.



Carissa ouvrit la porte et fit un signe à la gouvernante qui la suivait.

— Entrez et installez-vous. Je reviens d'ici quelques minutes.

La directrice ferma la porte derrière elle et s’y adossa, fredonnant une berceuse qu’elle chérissait.

***Twinkle, twinkle, little star  
How I wonder what you are  
Up above the world so high  
Like a diamond in the sky  
Twinkle, twinkle little star  
How I wonder what you are***

Elle pénétra alors de nouveau dans son bureau, désormais vide. La jeune femme, légèrement ennuyée par ce contretemps, composa le numéro du couvent le plus proche. Autrefois, quelques-unes des occupantes avaient aidé lorsque l’institut n’était encore qu’un orphelinat. Il était grand temps qu’elles reviennent. Elle en profita aussi pour contacter une nouvelle cuisinière. Juste au cas où.

Carissa regrettait souvent d’être incapable de cuisiner ou d’entretenir le jardin ; mais ce n’était rien face à sa tristesse suite à la perte de ses enfants. Heureusement, une seconde chance lui avait été offerte.



— Maman ?

La femme sourit au jeune garçon qui se tenait devant elle. Elle ne pourrait jamais oublier ses jumeaux, mais elle avait désormais un amour inconditionnel à offrir à ceux qu'elle avait adoptés.

— Oui mon ange ?

— Talullah pleure. Ses parents lui manquent. Il faut l'aider.

— J'y vais de ce pas. Merci.



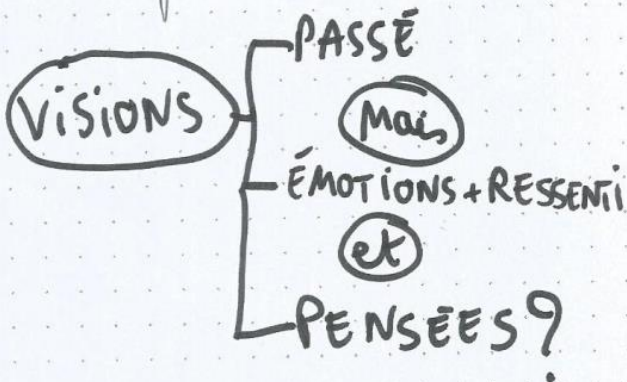
Dire que Spencer était horrifié aurait été un euphémisme. Qu'était-il advenu de la gouvernante ? Comment avait-elle disparu ? Néanmoins, ce qui le mettait le plus mal à l'aise était le contenu de ces visions, comme si elles lui donnaient accès au res-

senti des personnes présentes. Il était déjà irréaliste d'imaginer que de simples objets aient la capacité de stocker des souvenirs, mais de là à lui transmettre des émotions et des pensées... Cela l'effrayait. Bien qu'il ne fut pas croyant — information qui ne devait jamais être révélée à ses parents — la religion faisait partie intégrante de sa vie par leur faute. Les récents événements, qui penchaient vers le surnaturel, étaient-ils de nature divine ? Si oui, comment les expliquer ? Quelle en était l'essence ? Lorsqu'il sortirait d'ici, il irait à la bibliothèque effectuer des recherches sur les visions, les objets scellant des souvenirs et sur les morts dans les différentes croyances autour du monde. Son esprit avait besoin d'une explication quant aux événements qui se déroulaient actuellement.

Spencer n'osa pas immédiatement entrer dans le bureau. Il fixa la porte et tenta de calmer sa respiration. Le garçon qui avait appelé Carissa « maman » lui avait semblé bien pâle, presque translucide. Pourtant, seuls de véritables enfants et non pas des choses non identifiables comme Sadhana pouvaient prétendre à l'adoption. N'est-ce pas ? Sentant sa

raison et son bon sens lui échapper de plus en plus, Spencer sortit de nouveau son carnet et l'appuya contre la porte.

Note investigation 3



GOVERNANTE  
↳ OÙ !!

ENFANTS  
CARISSA

↳ COMME SADY

⇓  
IMPOSSIBLE

↳ et pourtant...  
↳ on adopte pas les mots!

Si Carissa adoptait des enfants orphelins suite à la perte des siens, elle ne devait pas être une mauvaise personne. Il devait y avoir une explication logique à la disparition de la gouvernante et aux ombres qu'étaient Sadhana et les autres. Spencer ne devait pas se laisser emporter par l'inquiétude et la peur provoquée par les visions inattendues, sinon il n'avancerait pas. Il se demanda si les enquêteurs disparus avaient eux aussi subi ces visions et s'ils s'étaient volatilisés à cause de ça, de peur qu'on les pensât fous et qu'on les enfermât. Spencer hésita alors entre entrer dans le bureau et le fouiller comme prévu et faire demi-tour afin de retourner dans ce qui fut la chambre de sa sœur, dans l'espoir d'avoir la suite de la vision. Il opta pour ce choix, inquiet et curieux du devenir de Talullah.



Plusieurs heures durant, Carissa réconforta la nouvelle arrivante, sous le regard bienveillant de Sady. La jeune femme lui expliqua que ses parents ne reviendraient pas, qu'elle ne les reverrait pas. Cela pouvait sembler cruel, mais elle se refusait à mentir. Elle lui assura que ce n'était pas sa faute, mais que la peur de l'inconnu rendait souvent les adultes idiots. Elle lui promit qu'ici elle ne serait jamais abandonnée, que seul le bonheur éclairerait ses journées. Épuisée d'avoir pleuré, Talullah avait commencé à somnoler.

— Cette berceuse est juste pour toi, jolie Lulla.

***Lullaby and goodnight, with roses bedight***

***With lilies o'er spread is baby's wee bed***

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

L'enfant sombra dans un sommeil paisible, sous le regard bienveillant de la directrice.







## Chapitre 3

Spencer lâcha le livre de conte. Carissa avait donc réconforté sa sœur, lui chantant même une comptine. Il avait ressenti de l'affection et de la douceur, bien que la silhouette de Sady l'inquiétât toujours. Sa silhouette et la sensation de froid. À chaque vision, il avait l'impression que sa température baissait, ce qui en soi était totalement stupide. Il se trouvait fin octobre, dans un vieux bâtiment non chauffé. Évidemment qu'il faisait froid ! Une fois encore, l'explication était des plus rationnelles. Rationnelle, bien que pénible. Il ôta son manteau, enfila le gros pull supplémentaire qui traînait dans son sac et renfila son manteau. Il ajouta aussi un bonnet et des gants. Il verrait bien si ceux-ci le protégeaient des visions ou non.

Il observa la pièce sans fenêtre, fait qui le rendait mal à l'aise, bien qu'il imaginât qu'il s'agisse là de raisons de sécurité. Pourtant, de simples barreaux auraient suffi, non ? Remettant ce problème à plus tard, il se décida à fouiller l'armoire. Il n'y trouva rien hormis quelques vieux vêtements. Des bruits de pas le firent sursauter. Il se retourna vivement, bien que, cette fois, il ne fut pas surpris de ne voir personne. Au vu du froid et du délabrement de l'endroit, personne ne pouvait survivre ici ni se déplacer à une vitesse telle que Spencer ne pourrait les rattraper. Ainsi, il en avait déduit que ces prétendus bruits de pas n'étaient que des hallucinations auditives et qu'il ne s'agissait là que du bâtiment en lui-même. Ou dans le pire des cas, de rongeurs. Avant de venir, son cerveau était persuadé que l'institut était encore habité. Ainsi, il n'était pas si étrange qu'il pensât entendre des sons humains.

Spencer retourna à ses investigations et jeta son dévolu vers le bureau. Il n'y trouva qu'un simple bout de tissu, probablement un nœud à accrocher dans les cheveux. Il l'attrapa malgré tout et eut la

confirmation que les gants n'offraient pas une barrière contre les visions.



Aussi loin que Lulla s'en souviene, Sady avait toujours été à ses côtés. Son amie, aux allures de poupée, parlait très peu, mais souriait souvent. Cette dernière lui avait montré comment marcher, expliqué patiemment comment lacer ses chaussures ou encore comment tresser ses cheveux. Ses parents, impressionnés, lui demandaient systématiquement où elle avait appris tout ça. Était-ce grâce à l'école ? À la nounou ? Son âme pure, ne sachant mentir, murmurait simplement un prénom. « Sady ». Au début, Joe et Andy trouvaient le concept d'amie imaginaire banal et amusant. Spencer également, bien que lui-même n'en ait jamais eu.

Toutefois, au fil des mois, l'inquiétude les gagna. En effet, Talullah ne jouait presque jamais avec ses camarades, préférant discuter avec Sady. Rapidement, sa maîtresse avait alerté le couple Hawkins quant à ce comportement étrange. Lulla fut d'abord traitée de menteuse, longtemps, avant qu'un médecin prononce à demi-mot la sentence. La folie. Folie et inadaptabilité sociale, car l'enfant préférait les activités de garçons comme les voitures. D'après les adultes, son esprit avait un problème. D'après eux, elle était folle. À six ans, la petite fille n'avait pas très bien assimilé les conséquences de ce diagnostic. Elle n'avait pas non plus compris pourquoi ses parents avaient fondu en larmes quand elle avait traversé la route en courant pour sauver Sady. Lorsque sa mère avait préparé sa valise, elle avait senti que quelque chose de mal allait se produire. Au moment où elle avait parcouru les couloirs blancs, accrochée à la main de Carissa, elle avait compris qu'elle avait été piégée. Lulla n'avait pas envie de vivre ici, bien que sa chambre soit belle et les autres enfants gentils. Ni la délicieuse nourriture ni l'abondance des jouets ne parvenaient à la convaincre de rester. Ici, dans cette gigantesque maison sans tableaux ni

plantes, elle avait peur. Peur, car Sady semblait bien trop attirée par ce lugubre endroit. Peur de ne jamais revoir son frère et ses parents. À six ans, elle n'avait pas envie de vivre loin de sa famille, loin de sa maison.

Talullah avait immédiatement eu une bonne impression en apercevant la directrice la première fois. Elle la trouvait très belle, un peu comme une princesse de dessin animé. Sa voix, particulièrement douce, l'apaisait et lui inspirait confiance. Toutefois, l'enfant ne pouvait s'empêcher de frissonner lorsqu'elle croisait le regard azur de Carissa. Peut-être parce que ce dernier lui semblait pur et attractif, encore plus attirant que celui de sa propre mère. Et ça, elle n'était pas tout à fait prête à l'admettre. Son cœur d'enfant se refusait de laisser échapper celle qui l'avait mise au monde, même si cette dernière hurlait beaucoup trop souvent.



Les larmes roulaient sur les joues de Spencer. Son père lui avait répété des dizaines de fois que « les vrais hommes ne pleuraient pas », mais il n'en avait cure. Il lâcha le nœud et se laissa glisser sur le sol, le dos contre le lit. Il avait pu ressentir la peur et la détresse de Talullah, son cœur qui se brisait lorsqu'elle avait été abandonnée ici. Et quoi qu'était Sadhana, elle était définitivement réelle, ou du moins suffisamment pour enseigner des choses à sa sœur. Lui enseigner des choses et créer un lien affectif très fort entre elle et Lulla. Et même si le concept d'ami imaginaire ne s'intégrait pas du tout avec le mode de pensée de Spencer, il nota d'en faire l'une de ses priorités. Il avait l'impression qu'en apprendre davantage sur Sadhana lui offrirait des clés indispensables à l'élucidation du mystère entourant la New Eden Psychiatric Institution.

date investigation 4

**SADHANA** — **RÉELLE**

UNIQUE  
explication

**VISIONS** →

gants ne  
sont pas une  
barrière.

UNE FENÊTRE

↓  
bureau de Carissa  
Louche.

Spencer se souvenait du jour où ses parents étaient revenus de la consultation, de ce jour où ils lui avaient annoncé le départ de Talullah. À l'époque, il n'avait que dix ans. Il n'avait pas vraiment réalisé ce qu'impliquait de « partir en institution ». Il pensait naïvement qu'ils rendraient régulièrement visite à Lulla et, qu'une fois rétablie, elle rentrerait avec eux. Pourtant, ils déménagèrent dans les trois semaines qui suivirent. Dès lors, on lui pria de cesser de parler de sa sœur. À dix ans, Spencer redevint fils unique. Jamais, pourtant, il n'avait formulé un tel souhait. Dans leur nouvelle maison, il n'y avait d'ailleurs que deux chambres et toutes les affaires de Talullah semblaient avoir disparu. Il n'avait jamais osé demander ce que ses parents en avaient fait. Les avaient-ils stockés quelque part ? Les avaient-ils jetés ? Et les photos qui avaient été ôtées des cadres et des albums ? Avaient-elles été brûlées ou simplement entreposées à l'abri des regards ?

Spencer n'avait jamais vraiment accepté l'abandon de sa sœur et se sentait coupable d'être celui qui avait eu le droit de rester auprès de leurs



parents. En tant qu'adulte, il pouvait concevoir que garder un enfant malade au sein de son foyer pouvait présenter des difficultés, mais il était certain que Talullah n'avait aucun problème mental. Hormis Sadhana. Lulla avait, certes, une santé très fragile, mais était d'une intelligence remarquable pour son âge. Au fond de lui, il était persuadé qu'elle n'avait pas sa place ici. Qu'une erreur avait été commise. Il se rappelait clairement des termes murmurés par ses parents, pensant qu'il n'entendait pas. Inadaptation réactionnelle, infirmités sensorielles et anxiété. Certes, sa soeur n'avait aucun ami de son âge et réagissait très mal aux bruits. Certes, elle possédait quelques petites caractéristiques qui la faisait sortir du moule ... dont Sady. Mais de là à invoquer la folie, Spencer n'avait jamais pu y croire. La fillette intelligente mais avec une maladie mentale, ce n'était pas sa soeur. Il le savait. Pourtant, les adultes avaient tous été unanimes: Lulla cochant parfaitement les cases.

Le jeune homme se leva en soupirant et se décida à retourner dans le bureau de Carissa. Cette fois, il y entrerait et le fouillerait de fond en comble. Malgré

le poids mental des visions, il en avait besoin pour comprendre les évènements qui s'étaient déroulés ici. Il y trouverait aussi probablement les dossiers des patients et du personnel, soit tout ce dont il avait besoin pour étayer ses déjà nombreuses théories.

Spencer monta directement au troisième étage et, cette fois, ignora les bruits de pas qui semblaient provenir de ce qui fut le réfectoire. Il ne laisserait plus des illusions le détourner de son but. Malgré tout, la nervosité le gagna lorsqu'il atteignit le bureau et il fit quelques exercices de respiration avant d'entrer. Il se figea. Ici, le temps ne semblait pas avoir fait son office. La pièce était propre et parfaitement ordonnée. Les rideaux tirés laissaient passer la lumière matinale à travers les vitres immaculées. Spencer, curieux, regarda par l'unique fenêtre de l'institut. Elle donnait sur un immense jardin japonais orné de rosiers et de lys. Par quel miracle était-il si bien entretenu si les lieux étaient fermés depuis huit ans ? Quand il en aurait terminé avec l'exploration du bâtiment, il s'y rendrait.

Spencer se retourna et observa les piles de documents bien alignées posées sur le bureau. Des bleus, des violets et des verts. Il se saisit de la première pochette en papier bleu et l'ouvrit. Une fiche de personnel, celle d'une cuisinière. De nouvelles images l'envahirent.



La cuisinière succomba, à peine quelques jours plus tard, à une crise cardiaque ; comme l'avait prédit Carissa. Au moment où la pauvre femme rendit son dernier soupir, son corps fut pris en charge par une ombre et disparut sans laisser de traces, à l'image de la gouvernante. La directrice appréciait tant d'efficacité et de promptitude. Son personnel était efficace et bien entraîné et aucun cadavre ne demeurait plus de quelques minutes sur le sol glacé de l'institut. Jamais.

Un cri de terreur tira Carissa de ses pensées, tant elle n'était pas habituée à un tel bruit. Elle ouvrit la fenêtre et aperçut l'une des nouvelles gouvernantes allongée au sol, probablement à cause d'un malaise. Carissa soupira et quitta son bureau avec lassitude. Elle vérifia d'abord que les enfants n'avaient pas été perturbés et qu'ils poursuivaient calmement leur jeu. Seule Talullah semblait inquiète, mais, voyant que les autres ne bougeaient pas, elle finit par ignorer ce qu'elle avait entendu. Rassurée, la jeune femme acheva la descente de l'escalier central et ouvrit la grande porte menant au jardin. Lorsqu'elle arriva au niveau de son employé, elle tenta d'afficher un air inquiet. Ce fut un effort vain, lorsqu'elle vit son reflet dans les yeux de la femme en train de reprendre ses esprits. Elle l'aida toutefois à s'asseoir, sachant, à force d'observation, qu'il s'agissait du comportement adéquat dans ce genre de situation.

— Pourquoi avez-vous hurlé ainsi ?

Son ton était plus désagréable que prévu et la jeune nonne grimaça.

— Un cadavre.

Son teint particulièrement blême laissait apercevoir son état de panique.

— Je vous demande pardon ?

Bien que tremblante, la religieuse parvint à articuler.

— J'ai commencé l'entretien du jardin, comme cela était prévu. J'ai voulu ratisser les feuilles près des rosiers et...

Ses nerfs lâchèrent et elle éclata en sanglots. Carrissa leva les yeux au ciel et l'obligea à se relever. Près des rosiers avaient été déposés les deux derniers enfants morts ici, dans l'attente de l'obtention de nouveaux lys afin de les enterrer définitivement. La directrice ne manquerait pas de réprimander la personne en charge de cette tâche.

— Ma sœur, je suis persuadée que vous avez été victime d'une hallucination.

— Non, je...

Le regard de la gouvernante se perdit alors dans celui, glacial, de Carissa.

— Je... Oui, vous avez raison, Madame Carissa. Je retourne à l'intérieur.

— Faîtes donc ça.

À peine la religieuse eut-elle disparu, que la jeune femme siffla brièvement. Une silhouette encapuchonnée s'avança doucement vers elle.

— Enterre-moi ces deux enfants. Nous planterons leurs lys le mois prochain, dès qu'ils auront éclos dans la serre. Et n'oublie pas de creuser suffisamment profond, je n'ai aucune envie que ce genre d'incident se produise de nouveau. Le personnel adulte est rare, je ne peux pas me permettre de m'en débarrasser au moindre problème.

L'entité acquiesça d'un signe de tête et se dirigea vers les rosiers. Bien qu'agacée, Carissa prit le temps de se calmer afin de ne pas énerver ces jeunes résidents.

Au moment où elle referma la porte d'entrée, elle aperçut Sady qui errait seule.

— Où est ta protégée ?

L'esprit sembla hésiter puis tendit le bras en direction du sous-sol.

— Merci, je vais aller la chercher. Qu'as-tu subi pour être plongée dans un tel mutisme ?

Sady esquissa un sourire triste et retourna en direction du réfectoire où l'attendaient ses camarades.

La directrice rejoignit rapidement les escaliers menant à l'immense cave aménagée. Servant autrefois de salle de soins pour les orphelins vivant entre ces murs ; elle était désormais un lieu de stockage

alimentaire et de fournitures. Carissa ignore l'empilement de portraits à moitié brûlé gisant sur le sol brut et se dirigea vers les sanglots. Elle n'eut aucun mal à repérer Lulla, assise et tremblante entre deux cartons, son lapin serré contre son cœur. L'enfant semblait désespérée, ses yeux exagérément rougis par les larmes et ses genoux écorchés, probablement à cause d'une chute sur le béton inamical. La jeune femme s'agenouilla et dégagea quelques mèches blondes du visage un peu trop pâle.

— Que fais-tu ici Talullah ? Ce n'est pas un endroit pour toi.

Le ton doux de sa voix parut surprendre la petite fille.

— Tu ne me grondes pas ?

— Non, je ne suis pas ici pour vous réprimander. J'ai eu peur pour toi et il s'agit de ta sécurité, tu comprends ? Regarde, tu t'es blessée.

— Tu vas me soigner ? Avec un bisou magique ?



— Évidemment.

Carissa récupéra deux pansements dans l'une des boîtes de la réserve et déposa un baiser furtif sur chacune des deux blessures. Lulla frissonna.

— Tout va bien ?

— Oui, j'ai juste très froid.

La directrice sourit, une flamme glacée dansant dans ses iris.

— Retournons dans la pièce commune, Sady doit s'inquiéter pour toi.



Spencer revint à lui avec la désagréable impression que ses mains étaient glacées malgré les gants.

Était-ce dû au froid ou à la torpeur provoquée par cette horrible vision ? Ce qu'il pensait être un superbe jardin se révélait être un cimetière. Un cimetière pour le personnel, mais aussi les patients. Si un lys correspondait à un enfant, combien y avait-il de corps là-bas ? Tremblant, il se tourna vers la fenêtre et commença à compter. À trente, il arrêta. Tout compte fait, il n'avait pas envie de connaître le nombre exact de victimes ou du moins pas immédiatement. Spencer ne comprenait pas non plus pourquoi les corps, adultes comme enfants, n'avaient pas été restitués aux familles. Quel secret pouvait être si terrible au point de priver des gens de funérailles ? Que Carissa devait-elle protéger à ce point ? Et qu'elles étaient ces personnes encapuchonnées et tout en noir ? Spencer n'avait pas pu voir leur visage et elles semblaient trop rapides. Rapide et composée d'ombre. Après Sadhana et les enfants translucides, des adultes des plus étranges. La situation était censée s'éclaircir, pas se complexifier. Quand obtiendrait-il enfin un début de réponse ? Énervé, il se saisit de la pochette bleue suivante, ne s'attendant pas à être déjà entraîné dans une nouvelle vision.



Alors que Carissa observait de loin les résidents jouer, l'une des religieuses, la plus âgée des deux, vint la déranger.

— Puis-je m'entretenir avec vous ?

La jeune femme n'avait absolument aucune envie de discuter avec l'un de ses employés, mais les bonnes mœurs l'y obligeaient.

— Que puis-je pour vous ?

— Je m'interrogeais sur la gestion de cet endroit. N'y voyez absolument aucune critique, mais je me demandais pourquoi les enfants ne recevaient pas de traitement? Et pourquoi n'y a-t-il jamais de visiteurs ?

Le regard de la directrice s'éclaircit lentement.

— Et vous, pourquoi posez-vous autant de questions ?

— Pardonnez-moi, je ne souhaitais pas vous froisser, mais je me dois de me renseigner. J'aimerais également avoir accès à vos archives, si cela ne vous gêne pas. La mère supérieure voudrait récupérer les dossiers des nonnes ayant travaillé ici avec vos aïeules.

Les iris de Carissa luisaient désormais d'un éclat hivernal et inquiétant.

— Les archives ont brûlé depuis bien longtemps, de même que les tableaux qui ornaient autrefois ces murs. Plus personne ne se souvient du passé. Quant à la suite de vos requêtes... Contentez-vous de prendre soin des enfants et laissez-moi tranquille. Ne mettez pas le temps qu'il vous reste à vivre en péril.

La nonne écarquilla les yeux, choquée.

— Est-ce une menace mademoiselle ?

La directrice la fixa, les deux mains posées sur ses épaules.

— Non, une promesse. Seul le bonheur des enfants m'importe, seuls eux sont en totale sécurité ici. Ne fouinez pas, faites votre travail et tout ira bien.

La religieuse trembla, soudainement frigorifiée, tandis que Carissa disparaissait dans les couloirs.





## Chapitre 4

Spencer lâcha le dossier dans un soupir. Il avait terriblement froid. Pour qu'une nonne ait de tels soupçons, l'institut devait bel et bien cacher un secret. Un secret que Carissa semblait prête à tout pour protéger. Il s'interrogea ensuite sur la réaction de la pauvre religieuse. Pourquoi avait-elle eu si peur de la directrice ? Il avait effectivement ressenti un froid profond et un certain malaise... Mais de là à être effrayé, il ne comprenait pas. Carissa prenait bien soin de Talullah et, visiblement, des autres enfants. Une femme si attentionnée ne pouvait pas être fondamentalement mauvaise, n'est-ce pas ? Spencer continua à consulter les fiches du personnel, mais ne trouva rien d'autre d'intéressant. Il remarqua bien vite qu'il n'y avait aucune trace de soignants. Ni infirmière ni médecin. Comment était-ce

possible ? Les données médicales étaient-elles rangées ailleurs ? Le patron du bar lui avait d'ailleurs mentionné l'absence de psychiatre agréé. Quelque chose ne tournait décidément pas rond.

En ayant terminé avec le personnel, bien qu'il n'ait pas trouvé d'explication à la silhouette encapuchonnée qu'il avait vue, Spencer décida de s'attaquer à la pile de pochettes violettes. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la première, qu'une nouvelle vision l'envahit.



La pièce était bien plus chaude qu'à l'accoutumée et le soleil semblait filtrer à travers l'unique fenêtre.

— Tu utilises un peu trop de mes lys éternels en ce moment... Tu devrais ralentir sur les enterrements.



Carissa ne prit même pas la peine de se retourner en direction de l'intrus qui avait pénétré dans son bureau.

— Je n'y peux rien si plusieurs d'entre eux approchaient dangereusement des dix ans. J'ai failli les perdre.

— Leur heure n'était pas venue.

— Une heure, ça se change, mon frère.

L'homme soupira.

— Je me demande encore pourquoi je te soutiens dans tes désirs délirants.

— Parce que tu n'as guère le choix, et que tu m'aimes trop pour me contrarier. Nous sommes une famille, n'est-ce pas ?

Il ricana.

— Ce n'est pas parce que tu gagnes toujours que tu dois abuser, ma chère sœur. J'aimerais qu'un jour tu apprennes la retenue et la demi-mesure.

— Fais un autre vœu ou trouve un dieu très puissant.

Carissa esquissa un sourire. Son frère déposa un chaste baiser sur son front avant de disparaître par la porte entrebâillée. Bien qu'elle sorte sans cesse victorieuse de leur bataille incessante, elle avait toujours éprouvé une pointe de jalousie à l'égard de son jumeau. Lui réussissait tout ce qu'il entreprenait. Lui était capable de réchauffer les cœurs et d'inspirer l'amour. Lui recevait rarement des insultes. Lui...

— Maman ?

La jeune femme quitta ses réflexions mélancoliques afin d'accorder toute son attention à son visiteur. Il s'agissait de Zarek, son tout premier enfant, celui avec lequel tout avait commencé. Ce dernier, souriant, tenait la main de Sady.

— Je te l’amène pour que vous puissiez discuter, car elle est encore un peu mal à l’aise.

— Merci mon ange.

Le garçon s’éclipsa.

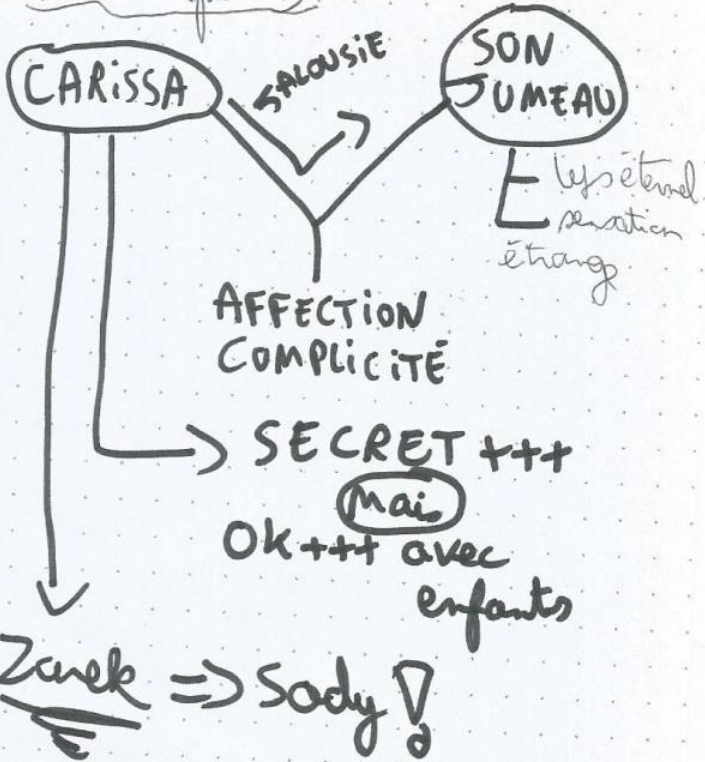


Spencer laissa ses mains posées à plat sur la pile de pochettes, figé. Bien que pour la première fois depuis son arrivée ici il n’ait plus froid, ce souvenir lui avait donné une drôle de sensation. Le jumeau de Carissa détenait une aura qu’il ne savait décrire, une aura qui l’impressionnait autant qu’elle l’inquiétait. Spencer avait ressenti la jalousie de la directrice envers son frère, profonde et puissante, mais aussi une véritable affection. Le jeune homme s’interrogea alors sur la signification des lys éternels et des nombreux enterrements. De quoi parlaient-ils ? Et pourquoi Carissa sous-entendait-elle qu’elle perdrait les

enfants s'ils dépassaient les dix ans ? Spencer, malgré ses recherches préliminaires avant son arrivée ici, n'avait lu aucune loi à ce propos. Dix ans n'étaient en rien un âge charnière dans les soins infantiles. Alors pourquoi ?

Spencer s'interrogea ensuite à propos de Zarek, qu'il avait déjà aperçu dans une précédente vision et qui semblait, s'il avait bien compris, être le premier enfant que Carissa avait adopté. Cette fois, il avait pu le voir plus distinctement et il ressemblait un peu trop à Sadhana. Spencer aurait juré avoir vu au travers de la silhouette du garçon. Et ça, ça le terrorisait bien plus qu'il ne voulait l'admettre.

note investigation 5



Jardin = cimetiére employés  
très louche

Si Zarek et Sadhana étaient semblables, y en avait-il vraiment d'autres comme eux en ces lieux ? Et si oui, qu'étaient-ils ? À quel point Spencer devrait-il abandonner sa raison pour comprendre les secrets de l'institut ? Il poussa un soupir et la peur au ventre, ouvrit la première pochette violette. Le nom de Sadhana dansa devant ses yeux.



Sadhana se tortilla devant la porte que Zarek venait de refermer et n'osait pas croiser le regard de Carissa. Cette dernière lui sourit avec bienveillance et l'invita à s'installer sur le fauteuil qui ornait le coin de la pièce.

— Parle-moi de toi, de ce temps où tu appartenais encore au monde des vivants.

Sady, bien qu'intimidée, décida de s'asseoir en face de la directrice et baissa les yeux.

— Je m'appelais Sadhana.

Sa voix, aussi faible qu'un murmure, révéla un adorable accent.

— Je vivais avec ma mère dans un petit village. La maison a été incendiée.

Quelques larmes roulèrent sur ses joues éthérées. Carissa se leva et s'agenouilla devant l'enfant.

— C'était il y a plus de vingt ans. J'avais huit ans. Ma maman me manque toujours.

Elle éclata en sanglots et la jeune femme l'enlaça avec tendresse.

— Ici, tu retrouveras une famille. Ici, tu pourras être heureuse de nouveau.

Sady lui rendit son étreinte.

— Talullah est la première enfant sur laquelle je dois veiller.

— Et tu sembles très bien te débrouiller. Vous serez ensemble pour toujours elle et toi.

— Merci.

Carissa se releva et sourit.

— N'oublie pas que je suis désormais votre mère à tous. Tu ne seras plus jamais seule. Demande à Zarek et aux autres, ils te parleront de cette nouvelle existence.

Sady se mordit la lèvre, hésitante.

— Je peux t'appeler maman moi aussi ?

Les yeux de la directrice s'illuminèrent d'un étrange éclat glacé.



— Évidemment. Lorsque vous entrez ici, vous devenez mes enfants.

— À plus tard... Maman.

Alors que Sadhana sautillait vers les escaliers, Carissa, satisfaite, s'accouda à la fenêtre.

— Surveillez Talullah, elle est désormais la seule à ne pas souhaiter demeurer ici. Elle semble plus têtue que les autres et la convaincre prendra du temps. Veillez à ce que le personnel ne la détourne pas du droit chemin.

La silhouette encapuchonnée, invisible jusque là, acquiesça d'un léger signe de tête.



Spencer lâcha la pochette et s'assit sur le sol, tremblant. Cette fois, il ne pouvait plus nier les faits. Sadhana, et probablement Zarek, étaient des

esprits. Des fantômes d'enfants décédés des années auparavant. Et d'après les visions précédentes, il y en avait d'autres comme eux. Non. Non, impossible. Spencer entortilla nerveusement son écharpe autour de ses mains et tenta de calmer sa respiration. Il ne devait pas faiblir maintenant. Il ne pouvait pas. Il se devait d'aller au bout de son investigation. Prendre des notes et des photographies qu'il espérait réussies. Se calmer. Respirer lentement et ralentir les battements de son cœur. S'il commençait à voir des morts partout, il sombrerait dans un tourbillon dont il ne reviendrait jamais. Aucun des enseignements qu'il avait reçus jusqu'ici, religieux ou non, ne l'avait préparé à un tel cas de figure. Et maintenant, il se sentait perdu.

Méthodiquement, Spencer tourna les pages de son carnet et y ajouta des annotations avant de fermer les yeux quelques minutes. Il devait absolument faire le vide et se détendre. Quelle était l'explication la plus logique ? Existait-il un embranchement où l'existence de Sadhana et la raison pouvaient coexister ? Spencer réfléchit un moment avant d'esquisser un sourire. Oui, il existait bien un

scénario. Et si, Sadhana, Zarek et les autres n'étaient que des hallucinations ? Et que Carissa les percevait, car son esprit avait vrillé après la mort de ses jumeaux ? Mais dans ce cas, cela signifierait-il que Talullah était réellement malade ? Et qu'elle aussi voyait des choses ?

Spencer soupira. Sa théorie basée sur la folie de Carissa était plus que bancale, mais plus réaliste qu'une directrice qui adopte des enfants morts. Il se promit néanmoins, une fois sorti d'ici, d'aller aux archives et de faire des recherches sur chacun des enfants mentionnés dans les pochettes violettes. Il saurait alors s'ils avaient vraiment existé un jour ou pas. Cela n'expliquerait en rien les visions, mais, au moins, il serait en partie rassuré. Ou du moins, c'était ce que Spencer tentait de se persuader. Pour le moment, il déposa le paquet de pochettes dans son sac à dos et attrapa enfin la dernière pile. Il devrait y trouver la fiche patient de sa sœur.



Un à un, les enfants encore vivants plongèrent dans les bras de Morphée. Les autres, amis pas si imaginaires que ça, retrouvèrent Carissa dans le jardin. Traditionnellement, à chaque nouvelle lune, elle leur offrait spectacle ou animation, spécialement pour eux. Installés confortablement sur l'herbe gelée, ils observaient avec admiration celle qui les avait adoptés au fil des années. Abandonnés, morts trop tôt ou arrachés à la vie, ces esprits blessés n'étaient que tristesse et mélancolie. La directrice leur avait offert une existence nouvelle dans leur trépas, tissée de paix et de bonheur. En elle, ces âmes enfantines avaient trouvé une mère aimante à l'étreinte réconfortante et aux mots rassurants. Ils étaient une famille où quelques membres venaient s'ajouter saison après saison. Le plus vieux d'entre eux, Zarek, s'était éteint trois cents ans auparavant, à l'âge de neuf ans. Bien que ses connaissances

soient désormais celles d'un adulte, il ne se voyait pas ainsi, endossant simplement le rôle de frère aîné pour tous les autres venus après lui. Une musique irréaliste, inaudible pour les vivants s'éleva lentement au cœur de la nuit noire. Carissa, dont l'apparence avait changé, dansait plus élégamment qu'un millier de petits rats. Ses longs cheveux bouclés, désormais opalescents, étaient ornés de centaines de pavots bleus et de seringat blancs. Posée délicatement sur son crâne, une couronne d'adonis rouges semblables à des rubis étincelants.

À chaque mouvement, sa robe blanche virevoltait, laissant apercevoir des fractions de mémoire. Près d'un cœur à jamais vide, une broche composée de millions d'arums et de quelques amarantes, semblable à des chaînes délicates. Bien que la Lune soit tristement absente, Carissa semblait être enveloppée d'une délicate lumière, illuminant une à une les perles en jade de son long collier. Hypnotisés par tant de grâce, les enfants et la nature elle-même avaient cessé tout bruit. Seuls la mélodie fantomatique et les gestes irréels de Carissa apportaient vie et bonheur au creux de cette nuit froide d'hiver. De ses mains gantées, elle semblait cueillir quelques

étoiles, les dispersant sur son bustier immaculé. À son annulaire gauche, une bague ornée d'un voyant corail jurait avec la pureté de sa tenue. Sa prestation s'acheva par une élégante révérence. Son auditoire applaudit, encouragé par le chant des oiseaux nocturnes. La jeune femme s'installa à son tour dans l'herbe désormais glacée, laissant entrevoir la peau translucide de ses jambes.

— Ce soir, nous accueillons officiellement Sadhana dans notre famille.

Sady sourit timidement aux acclamations de ses nouveaux frères et sœurs.

— Et Talullah ?

La question venait de l'enfant à l'apparence la plus jeune. Cette dernière avait dû perdre la vie aux alentours de quatre ans.

— Elle n'est pas prête à nous rejoindre. Son esprit est encore trop attaché au monde des vivants. Il faudra vous montrer patients.

Zarek sembla alors se souvenir d'un fait important.

— Maman, l'un des pensionnaires n'a-t-il pas bientôt dix ans ?

— Effectivement. Je compte sur vous pour lui préparer une jolie fête de bienvenue, lorsqu'il quittera les vivants.

Les enfants acquiescèrent, un sourire collé à leurs lèvres translucides.

Le lendemain soir, Carissa alla rejoindre Kaleb, dont l'anniversaire approchait.

— Bonsoir.

— Maman !

— Sais-tu pourquoi je suis là ?

— Oui, je vais avoir dix ans dans deux jours, mais je ne veux pas quitter cet endroit. Pour rien au monde.

La directrice sourit, les yeux brillant d'émotion.

— Je me souviens de ton arrivée ici, âgé de deux ans à peine. Tu étais si fragile et si perdu. Regarde-toi maintenant, rayonnant de vie et souriant.

— C'est grâce à toi maman.

— Tu es prêt à nous rejoindre Kaleb ?

— Oui maman.

L'enfant s'allongea sur son lit et ferma les yeux. Carissa lui jeta un regard tendre, posa une main sur le cœur du garçon et déposa un baiser sur son front.

— J'ai froid maman.

— Plus pour longtemps mon ange.



***Lullaby and goodnight, with roses bedight  
With lilies o'er spread is baby's wee bed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

***Lullaby and goodnight, thy mother's delight  
Bright angels beside my darling abide***

Son visage pâlit peu à peu et ses lèvres bleuissent. Bientôt, il lâcha son dernier souffle. La jeune femme attrapa la main de l'âme et la serra dans ses bras.

— Bienvenue parmi les morts Kaleb. Bienvenue dans ta famille éternelle.

— Merci maman.

À peine Carissa avait-elle ouvert la porte, que Zarek, Sady et tous les autres acclamèrent leur nouveau frère. Ce dernier souriait, particulièrement heureux, et les suivit dans la salle de jeu. Au même moment, une silhouette avait emporté le cadavre.

— Les lys immortels sont prêts, tu peux l'enterrer immédiatement.

L'entité hocha la tête et disparut avec le corps enfantin.

La directrice se figea lorsqu'elle entendit les deux nonnes l'interpeller au détour d'un couloir. Le soleil venait à peine de se lever, pourquoi diable étaient-elles déjà si agaçantes ?

— Oui ? Que puis-je pour vous ?

La vieille religieuse, toujours affectée par sa dernière altercation, laissa la plus jeune parler.

— Kaleb a disparu !

— Pas vraiment. Il a rejoint sa véritable famille.

— Aucun visiteur n'a franchi cette porte et il était encore là hier soir.

Carissa soupira. Cela faisait bien longtemps que des humains ne s'étaient pas montrés aussi pénibles et irritants.

— Kaleb va bien.

— Je suis persuadée du contraire.

N'y tenant plus, la vieille nonne était sortie de son mutisme.

— J'ai étudié vos registres et les enfants disparaissent tous avant leur dixième anniversaire. Tous, sans exception. Aucun traitement n'est donné, aucune famille ne vient jamais. Je n'ai pas peur de vous, mademoiselle, et, quoi que vous leur ayez fait, Dieu vous châtiara.

Carissa éclata de rire, presque à en pleurer.

— Même si votre Dieu le voulait, il ne pourrait me punir. Par contre, si vous, vous souhaitez le rejoindre lors de votre décès, vous feriez mieux de vous calmer et de me fichier la paix. Sinon, je vous

promets que vous passerez l'éternité à errer dans les limbes, tels des vagabonds sans le sou.

La jeune religieuse paraissait à la fois choquée et effrayée, tandis que de la colère se dégageait de son aînée. Celle-ci posa un doigt accusateur sur la poitrine de la directrice.

— Pour qui vous prenez-vous petite insolente ?

Carissa mit sa bague sous le nez de son interlocutrice.

— Savez-vous dans quel cas le corail revêt des taches noires ?

— Pardon ?

— Dans le cas d'une mort proche. Je vous conseille de vous excuser, ma patience ne tient plus qu'à un fil.

La nonne poussa la main de la jeune femme.

— Je vais vous dénoncer. Vous pourriez en Enfer pour votre manque de pitié et vos actes.

Carissa leva les yeux au ciel, exaspérée. Pourquoi les humains n'écoutaient-ils jamais les menaces ? Dans une lumière bleutée, une gigantesque faux apparue dans la main droite de la directrice. Le manche, entièrement incrusté d'émeraudes et de jade, émettait une lueur étrange ; tandis que la lame, gravée de symboles étranges, semblait être un miroir vers le vide.

— J'étais là en deuxième et je disparaîtrais en dernier. Ni les dieux ni la Vie ne me survivront. Je suis la Mort et je vous emmerde.

Elle faucha la vieille religieuse sous le regard horrifié de sa cadette. Cette dernière s'agenouilla.

— Pitié, je ne suis pas dans les ordres depuis longtemps, laissez-moi vivre. Je vous servirais tant que vous le souhaitez.

Carissa fit disparaître son arme et haussa les épaules.

— D'accord. Sois sage et obéissante et tu pourras rester ici jusqu'à ton dernier souffle. Sois sage et obéissante et je te promets que ton âme ira en paix.

— Merci madame. Merci.

Elle pleurait et la directrice l'aïda à se relever.

— Va réveiller les enfants, le repas est prêt.

— Oui madame, à vos ordres.

À peine fut-elle partie, que Carissa fit signe à l'une de ses faucheuses.

— Conduis cette âme dans les limbes et fais en sorte qu'elle ne puisse s'en échapper.

La silhouette encapuchonnée acquiesça.







## Chapitre 5

La bonne nouvelle, pour Spencer, était qu'il pouvait abandonner toute logique et raison sans aucune crainte. Et aussi qu'aucune recherche sur les religions ne serait nécessaire. La mauvaise, était qu'il avait vu la Mort en personne, dans une vision. En venant ici, le jeune policier s'était préparé à beaucoup d'éventualités et avait même envisagé les scénarios les plus gores, juste au cas où. En effet, la psychiatrie était connue pour ses déviances parfois inhumaines. Mais que la directrice de la New Eden Psychiatric Institution soit la grande faucheuse en personne, ça, il ne l'avait pas prédit. Même pas de loin. Et par extension, donc, il supposait que son jumeau était la Vie.

Spencer posa sa tête contre la fenêtre. Dehors, le fog ne semblait pas s'être levé et il ne percevait toujours que le jardin de l'institut. Carissa était la Mort. La Mort qui adoptait des enfants déjà morts. La Mort qui tuait les pensionnaires juste avant leur dixième année afin de les conserver pour l'éternité. Il se rappela alors les mots de la directrice lorsqu'il avait frappé pour la première fois ici.

« Votre sœur est décédée avant son dixième anniversaire. Mes sincères condoléances. »

Talullah avait donc bel et bien été tuée elle aussi. Très probablement. Spencer ne partirait pas tant qu'il n'aurait pas la vision des derniers instants de Lulla. Il avait besoin de savoir comment elle avait vécu jusque là, si elle avait souffert et surtout ce qu'il était advenu d'elle. Avait-elle rejoint Sadhana et les autres ? Ou avait-elle juste disparu ? Dans un soupir, Spencer chercha le dossier de Talullah. Comme il le soupçonnait désormais, dedans, il n'y trouva aucune mention d'un traitement ou d'une quelconque pathologie. Tout comme les autres pochettes, il l'emporta avant de quitter le bureau. Il ne

supportait plus de rester dans cette pièce. Il hésita quelques secondes et se décida à retourner dans ce qui fut la chambre de sa sœur. En chemin, il remarqua des bottes de pluie sur le sol ; usées par le temps. Anciennes et familières. Dans un soupir, il se baissa pour les ramasser.



À peine la nuit fut-elle tombée, que Talullah s’extirpa de son lit. Aujourd’hui, à l’approche des fêtes de fins d’années, elle avait décidé de fuguer et de rentrer chez elle. Du haut de ses six ans, elle ne pouvait accepter un instant de plus d’être séparée ainsi de sa famille. Nuit après nuit, l’odeur de sa mère s’effaçait de sa mémoire. Jour après jour, elle tentait de se raccrocher aux souvenirs de ses parents. Bien que cela l’attriste, elle abandonnerait Sady en ces lieux, son amie paraissant plus heureuse

que jamais. L'enfant mit sa robe préférée, celle en laine rouge ; puis ses collants blancs opaques. Elle enfila ses bottes de pluie, ainsi que son manteau. Renonçant à attraper son bonnet rangé trop haut, elle saisit son lapin en peluche et ouvrit très discrètement la porte de sa chambre. Le couloir, éclairé par une unique lampe à huile, semblait particulièrement effrayant et inamical. Il fallut plusieurs minutes à Lulla pour rassembler son courage.

Fermant sa porte sans aucun bruit, elle progressa lentement sur l'épaisse moquette. Seule l'image de sa maison l'aidait à ne pas se recroqueviller sur le sol en pleurant. Elle descendit les marches une à une, s'accrochant de toutes ses forces à la rampe ancestrale. Jamais ces escaliers ne lui avaient paru si longs et sinueux. Talullah avait hâte de retrouver son lit, la cheminée et les cookies de sa mère. Elle se demandait si son frère l'aiderait de nouveau à cueillir des fleurs et si son père lui tresserait les cheveux. À peine arrivée au rez-de-chaussée, elle se retint de tousser et un frisson la parcourut. Mélange étrange de peur et de froid. Cet étage n'était visiblement pas chauffé. Ne souhaitant guère rester une minute de

plus dans cet établissement, l'enfant pressa le pas. Elle qui adorait observer la nature, l'absence de fenêtres l'avait rendu triste et morose. Bientôt, elle retrouvait son jardin chéri, son chien, ses poissons. Bientôt, cette prison ne serait plus la sienne.

Après de longues minutes à déambuler dans ce couloir trop long et dépourvu de décorations, Lulla atteignit la porte d'entrée. Serrant son lapin contre son cœur, elle approcha, tremblante, son autre main de la poignée gravée. À sa grande surprise, la porte se révéla légère et silencieuse. Elle se faufila et courut quelques mètres avant de trébucher dans l'allée enneigée. Retenant difficilement ses larmes, elle se releva. La petite fille oublia un instant son but, tant la beauté des flocons était ensorcelante. Un discret bruit la tira de sa contemplation. Talullah sursauta et se fraya un chemin à travers le jardin.

— Tu ne devrais pas être dehors en pleine nuit.

La petite fille écarquilla les yeux et se retourna vivement. Devant elle, Zarek.

— Même si c'est tentant, tu ne peux pas jouer avec nous dans la neige. Ta place est au chaud dans ta chambre.

Lulla serra son lapin contre elle.

— Je ne veux pas jouer. Je rentre chez moi.

L'esprit haussa les épaules.

— Tu es chez toi. Cet endroit est et sera ton unique maison. Pour toujours.

— Tu mens ! Tu es méchant !

Talullah commença à courir du mieux qu'elle le pouvait dans la poudreuse bien trop dense et, au lieu de trouver la sortie, elle tomba sur Sady et deux autres enfants qui construisaient un bonhomme de neige. Sadhana la fixa, surprise de la voir éveillée ; et s'approcha d'elle.

— Tu dois rentrer, tu vas mourir de froid.

— Non Sady, je veux ma maman ! Je veux rentrer à la maison !

Elle commença à pleurer.

— J'ai peur ici, je ne veux pas rester.

Ses sanglots s'accrochèrent.

— Nous sommes ici pour toujours Talullah.

— Non !

S'étouffant presque avec ses pleurs, Lulla s'assit sur le sol enneigé.

— Maman, papa, je serais sage. Maman... Je veux ma maman.

Sady jeta un regard interrogateur à Zarek et aux autres. L'aîné s'approcha en soupirant. Depuis la dernière fois où un enfant s'était montré aussi récalcitrant, plus de trente ans s'étaient écoulés. Il

s'agissait d'ailleurs du petit esprit qui jouait à la marelle à quelques mètres d'eux.

— Calme-toi Talullah, tu vas finir par mourir étouffée et tu n'es pas prête à nous rejoindre.

— Comment ça, vous rejoindre ?

— Rejoindre notre famille, devenir officiellement l'une des sœurs de Sady.

L'enfant hocha négativement la tête. Elle avait déjà une famille et elle n'était pas ici.

Les luminaires du jardin s'éclairèrent tous subitement, laissant apparaître Carissa sous sa forme humaine.

— Tu es une petite fille difficile Talullah.

Elle s'installa aux côtés de la fillette sur le sol. Cette dernière se mit à trembler.

— N'aie crainte, je ne punis pas mes enfants.



Lulla renifla, les yeux rougis.

— Je voulais juste voir mes parents.

— Ils t'ont abandonné ici. Ils sont partis loin et ont vendu votre maison. Ton frère les a accompagnés. Ils t'ont déjà oublié.

L'enfant, choquée, était parcourue de frissons incontrôlables.

— Ici tu n'es pas seule et tu ne le seras jamais.

— J'ai froid...

— Je sais.

Les flocons s'accrochaient à la longue chevelure de Talullah, qui ne pouvait s'empêcher de somnoler d'épuisement. L'air nocturne, glacial et inamical, endormait son corps frêle.

— Dors petite Lulla. Dors. Les étoiles veillent sur toi.

La Mort, de sa voix envoûtante, se mit à chanter, sous le regard bienveillant de la Lune discrète.

***Lullaby and goodnight, with roses bedight  
With lilies o'er spread is baby's wee bed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

***Lullaby and goodnight, thy mother's delight  
Bright angels beside my darling abide***

Ensorcelée, Talullah plongeait dans un profond sommeil, habité de rêves étranges. Au cœur de ses songes, elle était assise devant son bureau d'écolière, uniquement accompagnée de son lapin. De ses doigts frêles, elle se saisit d'une gomme et effaça minutieusement le visage de son frère et de son père. Celui de sa mère résista plus longtemps et elle dut y mettre toute son énergie. Ce fut ensuite le tour de sa maison, de son jardin et de ses animaux.

Une étrange bourrasque glaciale emporta les miettes restantes, cendres d'un passé révolu. Lulla sentit immédiatement le vide laissé par ses souvenirs peser sur son cœur innocent. Elle avait mal, si mal, et elle en avait oublié la raison.

### ***Lullaby and goodnight, with roses bedight***

Alors qu'une voix lointaine et rassurante lui parvenait, Talullah sentit le froid l'envahir. Sa peau, ses os, chaque centimètre carré de son être semblait se frigorifier lentement. Toutefois, elle ne s'en inquiétait pas. Pourquoi ? Elle n'en savait rien, mais elle ne ressentait aucune peur, juste une sensation rassurante ; à l'image d'un tendre câlin maternel.

À son réveil, la petite fille se sentait mal, comme si quelque chose en elle avait été brisé. Se levant péniblement, elle chercha du regard son lapin en peluche, cadeau de sa mère lors de son troisième anniversaire. Elle écarquilla les yeux, lorsqu'elle se rendit compte que le visage de ses parents ne se dessinait plus dans son esprit. Leurs voix, leurs yeux, leurs odeurs... Tout avait disparu, emporté par la tem-

pête glacée qu'elle avait ressentie au plus profond de son sommeil. Il lui faudrait peut-être du temps, mais Lulla était déterminée à quitter cet endroit.



Spencer ne pouvait empêcher ses larmes de couler. Lulla avait voulu rentrer chez eux. Elle avait voulu les revoir. Si fort. Tandis que leurs parents avaient mis tout en œuvre pour la rayer de leurs vies. Ils avaient même donné leur chien. Et lui, il n'avait jamais osé remettre en cause leur décision. Sa jeunesse excusait-elle qu'il ait ainsi abandonné sa sœur ? Aurait-il dû téléphoner à l'institut en cachette afin de prendre régulièrement des nouvelles ? Non, ses parents s'en seraient rendu compte, car son père épluchait toujours minutieusement la facture. Comment aurait-il pu la sauver ? L'adolescent qu'il était avait-il eu, ne serait-ce qu'un instant, une chance de changer la situation ?

Pendant combien de semaines Lulla avait-elle espéré les revoir ? Pendant combien de mois ? Et les autres enfants, abandonnés eux aussi, combien de larmes avaient-ils versées avant de réaliser que plus personne ne viendrait les chercher ? À quel moment leurs cœurs innocents avaient-ils compris que cet institut, cette étrange maison solitaire sur cette colline était devenu leur nouveau foyer ? Spencer se demanda s'ils avaient trouvé la paix avant ou après leur mort. Avaient-ils des regrets ? Et les parents ? Comment pouvait-on partir sans se retourner ? Comment vivaient-ils avec un tel fardeau ? Souvent, Spencer se demandait si le placement de Talullah était une décision de son père, de sa mère ou des deux. Dans un coin de sa tête, bien plus de preuves incriminaient Andy Hawkins. Bien que Joe adorât les traditions, il n'était pas au niveau de sa femme. Religieuse pratiquante à l'extrême et très attachée au regard des autres, l'existence même de Lulla avait dû la traumatiser. En y repensant, Spencer se souvint qu'un prêtre était venu chez eux quelques jours avant le départ de sa sœur afin de la bénir puis de purifier la famille. Sa mère avait dû imaginer que leur foyer avait été maudit ou une idiotie du genre.

Spencer, glacé à force d'être perdu dans ses pensées sans bouger, secoua ses membres. Sans trop savoir pourquoi, il rangea les vieilles bottes de pluie dans l'armoire de ce qui fut la chambre de Lulla. Il se traîna ensuite dans le réfectoire et se décida, cette fois, à l'explorer. Il dut toutefois faire une pause avant d'atteindre son but, son corps refusant d'avancer davantage. Lentement, Spencer se laissa glisser contre le mur jusqu'à s'asseoir sur le sol. Les mains tremblantes, il ouvrit son sac à dos et en sortit le thermos de camping qu'il avait préparé. Du mieux qu'il put, il se servit du café encore brûlant. Ou pas. La boisson, à peine tiède, semblait le narguer. Le thermos était neuf... avait-il hérité d'un lot défectueux ? Ou alors... Spencer regarda sa montre, qu'il n'avait pas consultée depuis son arrivée ici. D'après son ressenti et la vue sur le jardin depuis le bureau de Carissa, trois heures au maximum s'étaient écoulées. L'objet à son poignet lui indiqua le contraire. La date du lendemain lui souriait sinistrement. Midi, le lendemain de son entrée à l'institut. Spencer était donc entre ces murs depuis plus de vingt-quatre heures. Plus d'une journée sans

boire, sans manger, sans avoir besoin d'aller aux toilettes. Il comprenait mieux son état d'épuisement soudain. Il devait s'hydrater et se nourrir au plus vite.

Alors qu'il achevait son repas, Spencer vérifia ses provisions. Il lui restait un litre d'eau, ayant terminé son café et deux encas. S'il surveillait attentivement sa montre, il pouvait encore visiter le réfectoire avant de quitter les lieux. Il se réapprovisionnerait alors avant de revenir. Spencer comprenait désormais comment des personnes, explorateurs ou enquêteurs, avaient pu se perdre ici. S'ils n'avaient pas prévu de vêtements chauds ou des vivres, ils avaient dû mourir d'hypothermie ou complètement déshydratés, emportés par les heures qui s'enfuyaient.

Spencer sentait le froid s'infiltrer de plus en plus profondément dans ses os et dans son âme. Il regretta soudain de ne pas avoir emporté avec lui une couverture de survie ou davantage de vêtements chauds. Le jeune homme se releva avec difficulté et avança lentement en direction du réfectoire. Il réalisa qu'il n'avait pas non plus dormi depuis plus de

vingt-quatre heures. Alors pourquoi n'était-il pas épuisé ? Lui qui depuis l'école de police avait une routine de vie excessivement régulière et composée d'au minimum sept à huit heures de sommeil, il ne comprenait pas par quel miracle il tenait toujours debout. Spencer avança d'encore de quelques pas et fronça les sourcils. Il posa ses doigts sur son poignet afin de vérifier son pouls. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il le sentit. Avec tout ça, pendant l'espace d'un instant, il avait imaginé qu'il était déjà mort. Il était toutefois toujours bien vivant et il comptait bien le rester encore un peu.

Péniblement, il parvint au réfectoire et scruta les lieux avec attention. De l'endroit animé, il ne restait plus que quelques tables et chaises renversées. Il se faufila entre les débris, espérant découvrir un objet digne d'intérêt avant de partir. Ce fut derrière ce qu'il restait du comptoir des cantinières qu'il trouva son bonheur : des décorations de Noël brisées.





Carissa s'était longtemps interrogée sur la logique des décorations de Noël. À quel moment les humains avaient-ils imaginé que faire décorer un arbre mort à des enfants vivants était une bonne idée ? Elle préférait toutefois cette fête à celle d'Halloween dont elle ne supportait plus la vision des costumes la représentant. Non, elle n'avait jamais porté une cape noire à capuche. Absolument jamais. Elle n'était pas non plus un squelette puisqu'elle n'avait jamais été humaine. Même ses faucheuses ne ressemblaient pas à cela.

La directrice pénétra dans le réfectoire et observa longuement les décorations brillantes que le personnel humain et les enfants avaient accrochées. L'une des nonnes avait osé suggérer quelque chose de plus religieux, mais les iris glacés de Carissa l'avaient rapidement fait changer d'avis. Un jour,

son frère lui avait demandé pourquoi la Mort s'encombrait de telles festivités. Elle n'avait pas eu à réfléchir longtemps à sa réponse : car pour les humains d'ici, Noël rimait avec famille et, pour les enfants, Noël était symbole de magie. Et ça, Carissa n'avait pas le cœur de le leur enlever. Abandonnés par les leurs, privés de leur foyer, comment aurait-elle pu les punir davantage ? Elle était la Mort, pas un monstre.

Délicatement, elle saisit une boule dorée et y observa son reflet. Elle haïssait Noël, car il s'agissait de l'époque de l'année où, au fil des siècles, inmanquablement, elle recevait le plus d'insultes. À cause d'elle, les places autour de la table se vidaient au fil des ans. À cause d'elle, on pleurait les absents. À cause d'elle, la magie des fêtes disparaissait. Pourtant, Carissa n'y pouvait rien. En dépit de son caractère, elle transgressait peu les règles et ne fauchait pas les gens avant leur heure... à moins que ceux-ci l'aient profondément mise en colère. Et peu d'humains avaient été assez stupides pour jouer à un jeu si dangereux. Certes, le cas des enfants de l'institut était différent... Mais cela n'avait rien à

voir avec le reste du monde et encore moins avec la haine de l'humanité à son égard durant Noël. Qu'on la laisse tranquille ! Qu'on arrête de l'insulter comme si toute la misère du monde était de son fait. La décoration se brisa sous le poids de ses émotions. Qu'ils cessent de la juger pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Elle ne choisissait pas l'espérance de vie et elle n'en avait cure. Elle... Son frère... Pourquoi les humains ne réalisaient-ils pas ?

Une tape timide sur son avant-bras tira Carissa de son tourbillon de pensées.

— Maman ? Tes mains sont en sang. Il faut jeter la boule et nettoyer le sol.

— Oh Zarek, pardon, je suis désolée mon ange. Je m'en occupe. Je vais cicatriser en un instant.

— Tout va bien ? Tu semblais perturbée.

— C'est bientôt le premier Noël de Talullah et Sady en notre foyer. J'espère qu'elles l'apprécieront.

— J'en suis persuadé.

— Voulais-tu me dire quelque chose ?

— Te prévenir que l'acclimatation de Sady est parfaitement terminée. Il ne manque plus que Lulla.

— Bien, merci.

Carissa observa son fils partir, tandis qu'elle ramassait les débris scintillants. Si les humains connaissaient la vérité sur son frère, elle se demandait qui, d'elle ou de lui, recevrait honneur et célébration.



## Chapitre 6

Spencer claquait des dents et fut pris de vertiges lorsqu'il tenta de se relever. Comment son état avait-il pu s'aggraver ainsi en quelques minutes à peine ? Il jeta un œil à sa montre, qui lui renvoya une réalité bien funeste. Plus de cinq heures s'étaient écoulées depuis son entrée dans le réfectoire. Cinq longues heures et non pas cinq ou dix minutes. À ce rythme, il allait périr entre les murs de l'institut. Ainsi, il ne tenta même pas d'entamer ses encas ou sa bouteille d'eau, mais il se concentra sur sa redescente vers le rez-de-chaussée. Pas à pas, en se tenant aux murs comme si sa vie en dépendait — ce qui était probablement le cas — il progressa mètre par mètre à travers les ruines du passé. Spencer prit bien garde de ne toucher à rien de nouveau, afin de ne pas déclencher une nouvelle vision,

car il était certain qu'il mourait d'hypothermie si cela se produisait. Marche après marche, débris après débris, il avançait, malgré les vertiges et sa force qui s'amenuisait. Il pensa un instant à se délester de son sac à dos afin de rendre sa progression plus aisée, mais il ne pouvait se résoudre à abandonner son carnet et toutes les preuves qu'il avait accumulées. Il voulait faire les recherches sur tous les enfants des pochettes violettes et sur le personnel disparus. Il voulait comprendre. Et pour ça, il devait atteindre cette maudite porte. Mourir ne l'effrayait pas plus que ça, puisqu'il ne connaissait que la solitude et la non-liberté. Par contre, ne jamais apprendre la vérité, ça, ça le hanterait pour l'éternité.

Après ce qui lui sembla des lustres, il atteignit le rez-de-chaussée. Enfin. Spencer se permit de souffler quelques instants avant de vérifier sa montre une nouvelle fois. À cause de son état lamentable, il lui avait fallu pas moins de vingt minutes pour descendre l'étage. Heureusement, il touchait au but. Enfin, en théorie. En pratique, il se frotta les yeux plusieurs fois, mais dû se rendre à l'évidence, il n'y avait plus aucune porte au bout du couloir.

L'entrée de l'institut avait tout simplement disparu. Spencer hésita alors entre hurler, s'écrouler sur le sol ou pleurer de désespoir. Finalement, il se décida pour une quatrième option, proposée par la partie encore optimiste de son cerveau qui lui rappela l'existence d'une autre porte, menant au jardin. S'il pouvait emprunter celle-ci, il se retrouverait à l'extérieur et, de là, il se débrouillerait pour rejoindre sa voiture. Comme il n'avait jamais vu de grillage ou de portail, il ne s'inquiétait pas particulièrement de la difficulté de la tâche.

Dans un dernier effort, Spencer fit demi-tour et passa derrière l'escalier, dans une zone du couloir qu'il n'avait encore jamais exploré. Non loin, il aperçut l'objet de son salut. Il sourit. Plus serein que jamais, il lâcha le mur et avança vers la liberté. Ses espoirs se brisèrent aussi vite qu'ils étaient venus lorsque Carissa apparut devant la porte, sous forme humaine, ses yeux bleus luisants dangereusement.

— Et bien alors jeune homme, on me quitte déjà ? Tu n'as pas terminé d'explorer. Et surtout, tu as volé des documents qui m'appartiennent.

Spencer écarquilla les yeux de terreur. À quel moment avait-il imaginé pouvoir prendre des dossiers dans le bureau de la Mort et pouvoir repartir comme si ne rien n'était ? Sans en payer les conséquences ?

Spencer était un policier. Jeune, certes, mais policier tout de même. Son apprentissage lui avait bien enseigné deux points clés. Jouer au héros ne servait à rien et un bon sens moral représentait une qualité indéniable. Alors, doucement, il déposa le sac à terre, en sortit tous les documents et s'agenouilla sur le sol. Il tendit ensuite les pochettes à la directrice en baissant les yeux.

— Je vous les rends. Il a été totalement irresponsable et stupide de ma part de tenter de dérober les biens de la Mort. Je vous présente mes plus sincères excuses. Emporté par le désir de découvrir le sort de feu ma sœur, je me suis laissé aller à des actes de vandalisme. Pardon.



Carissa haussa un sourcil, étonnée. En voilà un humain bien singulier. Elle avait imaginé l'achever comme les autres petits curieux qui étaient venus fouiner par ici, mais maintenant elle hésitait. Elle avait envie d'en savoir davantage sur le frère de sa petite Lulla, cet homme qui semblait prêt à tout pour revoir sa sœur. Jamais, depuis qu'elle possédait l'institut, un membre d'une des familles n'était revenu. Jamais. Spencer était le tout premier. Et en ça il l'intriguait. Carissa récupéra les dossiers, qui disparurent instantanément et elle soupira. Si elle n'agissait pas rapidement, son invité mourait sous peu.

— Suis-moi, mon garçon.

Spencer lui jeta un regard empli d'incompréhension, mais acquiesça malgré tout d'un faible signe de tête. S'appuyant sur le sol, il tenta de se redresser, mais il n'y parvint pas. Les vertiges lui donnèrent la nausée et lui brouillèrent la vue. Quand ses muscles étaient-ils devenus si faibles ? Et ce froid. Glacial et douloureux, si perçant que ses os le

brûlaient. Sa peau se consumait. Spencer tenta d'amorcer un geste, mais vint le néant.

Une chaleur agréable l'entourait enfin. Était-ce là le cocon de l'au-delà ? Réconfortant et chaleureux, le sentiment de bien-être qui l'encerclait ne lui donnait aucune envie d'ouvrir les yeux. Pourquoi n'était-il pas davantage inquiet ? La mort aurait dû le rendre anxieux. Il n'aurait jamais imaginé finir ainsi, mais au moins périr en service pour rendre fiers ses parents. Mourir selon leur définition du héros. Malgré tout, il se sentait serein. Serein et... pourquoi avait-il l'étrange impression qu'on lui tapotait l'épaule ? Que se passait-il ? D'où venait cette odeur de fleurs ? Et cette humidité ?

Lentement, Spencer cligna des yeux. Il réalisa bien vite qu'il n'était ni en enfer, ni au paradis, mais assis dans le jardin de l'institut, contre l'un des murs de l'édifice. Face à lui, les nombreux rosiers. À sa droite, Carissa qui semblait s'impatienter.

— J'allais vraiment finir par croire que tu voulais me rejoindre avant ton heure.

— Pardon ?

— Rien. Personne ne comprend jamais mon humour. Pour en revenir à toi jeune homme, j'ai demandé à mon frère de te donner suffisamment de forces pour survivre encore quelques jours. Ou heures. Enfin, quelque temps. Après ça, nous aviserons.

— La chaleur... Cette étrange chaleur, c'était donc ça ?

— Je suppose oui. Je ne suis pas très familière à la sensation de la vie qui parcourt mes veines.

Spencer se gifla mentalement. Allait-il vraiment accumuler des gaffes en discutant avec la Mort ? En apercevant son air apeuré, Carissa leva les yeux au ciel.

— Une fois encore, je plaisantais. Oui, la sensation de chaleur était bien due aux pouvoirs de mon

frère. Je ne souhaitais pas te voir me rejoindre trop tôt.

— Pourquoi ça ? Enfin, je vous en remercie sincèrement, c'est un grand honneur. Toutefois, en quoi méritai-je un tel honneur ?

— Tu m'intéresses. Ton sort final dépendra de mon avis sur toi à la fin de notre conversation.

— Je vois. Puis-je vous poser deux simples questions ?

— Je t'écoute.

— Avez-vous tenté de me tuer depuis mon entrée à l'institut ?

Carissa sourit.

— Absolument pas. Toutefois, depuis que j'en ai officiellement fermé les portes, l'intérieur de l'institut se situe aux limites de mon monde, si bien que les vivants ne peuvent y survivre très long-

temps. Le froid qui n'a cessé de te poursuivre est celui du territoire des morts. Voilà pourquoi, je t'avais annoncé le décès de ta sœur. Ton heure est lointaine et je savais que si tu mettais un pied ici, tu raccourcirais ta vie sans en avoir conscience.

— Je comprends mieux.

— Que souhaites-tu savoir d'autre ?

— Pourquoi ce seuil du dixième anniversaire ?

— Il s'agit de l'âge où l'enfance s'échappe et où l'âme commence à changer. À les garder heureux pour l'éternité, autant que ce soit dans leur état le plus pur.

— Je vois. Je comprends mieux.

Spencer fixa les rosiers. Il avait passé près de quarante-huit heures dans le couloir menant au royaume des Morts. Il y avait enquêté et, plus que tout, il avait cherché à demeurer rationnel et terre à terre jusqu'au bout. À présent, il se sentait presque

stupide d'avoir persévéré si longtemps dans la voie de la raison.

— Le rire et les pas, c'était Sadhana.

— Pardon ?

— Lors de ton exploration, les objets appartenant à ta sœur qui réapparaissaient, les bruits de pas, les rires... C'était l'œuvre de Sadhana.

Spencer ne sut pas s'il devait se sentir horrifié d'avoir été observé par un enfant mort ou au contraire rassuré vis-à-vis de son état mental. Il n'eut toutefois pas davantage le loisir de réfléchir à la question, Carissa l'interrogeant déjà.

— Alors, dis-moi un peu jeune homme... Pourquoi ? Pourquoi revenir chercher ta sœur après tant d'années ? Je n'ai jamais vu ça, alors ne me ment pas.

— La culpabilité, une sorte de syndrome du survivant. Je m'en suis toujours voulu d'avoir eu la

chance de demeurer chez nous, auprès de nos parents, tandis que ma sœur avait été abandonnée. Je me suis toujours demandé si j'aurais pu la sauver. Si j'aurais pu l'aider d'une façon ou d'une autre. Et puis... Je voulais aussi des réponses. J'en avais besoin. Savoir pourquoi ma famille avait d'un jour à l'autre effacé Lulla de nos vies. Pourquoi nous avons déménagé si subitement. Pourquoi nous ne sommes jamais venus lui rendre visite et surtout pourquoi nous ne l'avons jamais récupéré.

Spencer fixa les rosiers.

— Je m'étais fait la promesse, qu'une fois adulte je viendrais la chercher. Qu'une fois que je gagnerai ma vie, je pourrai m'occuper d'elle et lui redonner une famille, quoi qu'en pensent nos parents. Je m'étais promis qu'elle ne serait plus jamais seule. Et surtout, je voulais lui demander pardon. Parce que même si ce n'était pas ma décision, je n'ai pas su saisir sa main implorante ce jour-là, lorsqu'on a quitté l'institut.

Aux côtés de Spencer, Carissa reprit sa forme originelle. Bien qu'il l'ait aperçu dans les visions, l'aura qu'elle dégageait en vrai était bien plus oppressante. Oppressante et glaciale. Malgré lui, il ne pouvait détacher son regard de sa silhouette surnaturelle. Elle ne prononça pas un mot et fit signe au jeune homme de la suivre jusqu'aux lys éternels. Du doigt où elle portait le corail, elle indiqua une tombe en particulier et Spencer comprit immédiatement. Il s'agenouilla devant. Pour la première fois, il allait pouvoir se recueillir.

— Touche le sol, si tu veux voir ce qui est arrivé à Talullah. Tu ne mourras pas.

Il acquiesça. Après tout, il était venu pour ça.





Aujourd'hui, deux mois avaient passé depuis Noël. Aujourd'hui, Lulla fêtait ses sept ans. Aujourd'hui, seule Carissa et les membres de l'institut lui avaient souhaité son anniversaire. Assise devant l'entrée, elle fixait sans bouger le long chemin enneigé qui descendait la colline. Mais désormais elle savait que plus personne ne viendrait pour elle. Talullah l'avait enfin compris. Elle était une enfant intelligente et il était désormais impossible de nier les faits davantage. Carissa avait raison. Ses parents et son frère l'avaient abandonnée. Oubliée. Effacée de leur vie à jamais.

Hormis le livreur, elle n'avait jamais vu personne remonter ce chemin. Aucune famille. Ni adultes, ni enfants, ni âmes n'en foulaient jamais la terre. La neige, immaculée, lui donnait les larmes aux yeux. Le froid du soir brûlait ses joues. Le vide laissé dans son cœur consumait son sourire. Qu'avait-elle fait pour mériter ça ? Elle sentit Sadhana s'asseoir à ses côtés et Lulla baissa la tête. De son foyer, il ne lui restait plus que Sady. Sady et son lapin en peluche. Les odeurs, les voix, les objets. Tout s'effacerait. Comme tous les autres ici, son enfance hors de

l'institut s'estomperait et ne laisserait place qu'au vide. Vide de l'absence, vide de la mémoire qui s'efface, vide d'un cœur brisé.

Talullah ne comprenait pas pourquoi les autres enfants souriaient. N'avaient-ils pas tout perdu ? Sady avait tenté de lui expliquer que tous n'étaient pas heureux chez eux et que Carissa les avait sauvés d'une façon ou d'une autre. Malgré tout, elle ne parvenait pas à accepter une telle situation. Derrière elle, elle entendit chanter la directrice. Elle éclata en sanglots.



Spencer, le cœur serré, avait mille questions à poser à Carissa. Celle-ci le savait, mais elle lui fit signe de garder le silence. Étrangement, il n'avait pas froid et il n'avait aucune idée de combien de temps s'était encore écoulé. Peut-être valait-il mieux ne peut pas le savoir. De sa main gantée, la Mort lui indiqua le lys qui ornait la tombe. Spencer l'observa et hésita quelques secondes. Était-il vrai-

ment prêt à assister aux derniers instants de sa sœur ? Il prit une profonde inspiration et posa délicatement sa main sur les fragiles pétales.



Personne n'avait su lui redonner le sourire. Talullah avait désormais neuf ans et ses yeux ne brillaient plus. Elle avait abandonné son lapin en peluche et passait ses journées à observer le chemin menant à l'institut. Après elle, plus aucun enfant n'avait été admis. Elle savait qu'il était vain d'espérer voir les siens apparaître, mais elle n'avait plus le cœur à rien. Lulla se sentait vide, isolée. Elle avait peur de se lier. Même Sadhana ne restait plus tant que ça à ses côtés. Dans ses rêves ses parents revêtaient désormais des visages déformés et ils l'insultaient. Et voilà que le sommeil lui volait ses bons souvenirs. Sa mère n'avait pas une telle voix, n'est-ce pas ? Dans

les familles heureuses, personne n'était abandonné. Du moins, c'était ce qu'il se racontait dans ses contes préférés.

Talullah toussa. Son corps supportait très mal l'humidité et le froid depuis qu'elle se nourrissait presque plus. Elle n'avait pas faim, elle voulait disparaître. Si elle n'avait plus de corps, ses parents seraient-ils libres ? Cet endroit devait probablement leur coûter cher... Lulla ne voulait plus les décevoir. Elle tira sur ses cheveux. S'ils l'avaient abandonné, c'était forcément parce qu'elle était mauvaise. C'était de sa faute à elle. Elle ne pouvait pas les décevoir encore une fois. Si elle s'évaporait, elle ne serait plus un poids pour eux et ils termineraient de l'effacer de leur mémoire.

Elle avait froid, si froid, malgré les nombreuses couches de vêtements que Carissa lui avait donnés. Elle serra ses bras autour de son buste amaigri. Depuis quand pouvait-elle sentir ses côtes à ce point ? Au loin, elle attendit sonner la cloche du réfectoire, mais Talullah ne bougea pas. Pourquoi gâcher de la nourriture pour elle ? Pourquoi dépenser du temps ou

quoi que ce soit d'autre pour son existence ? Elle savait qu'elle était une mauvaise enfant, car les gentilles petites filles restaient avec leurs parents. Elle n'avait pas mérité de demeurer au sein de son foyer. Elle toussa et du sang macula sa main. Lulla écarquilla les yeux de terreur. Était-ce là la marque du malin dont parlait souvent sa mère ? Froid, si froid que sa peau translucide la brûlait. Elle trembla, fut prise d'une nouvelle quinte de toux avant de s'évanouir dans la neige. Personne ne viendrait plus la chercher désormais.

Le froid transperçait sa peau et lui mordait les os. Talullah se sentait incapable d'ouvrir les yeux, mais les larmes brûlaient ses joues. Chacune de ses inspirations la faisait souffrir. Contre son visage, elle sentait la texture familière de son lapin en peluche. Depuis quand était-elle dans sa chambre ? Mal, si mal. Elle ne fêterait jamais son dixième anniversaire. Neuf ans, c'était suffisant. Un âge avec un seul chiffre, tout compte fait, cela la satisfaisait. Lulla n'avait plus la force de lutter. Tout espoir envolé. Adieu papa. Adieu maman. Adieu Spencer. Jamais

elle ne retrouverait la chaleur de son foyer. Petite fille à jamais abandonnée.

Talullah sentit une présence familière à ses côtés. Sadhana. Jusqu'au bout, elle serait là. Sady lui attrapa la main et lui murmura des paroles réconfortantes, comme tant de fois après ses cauchemars. Pourtant, cette fois, Lulla ne pouvait s'arrêter de pleurer. Le froid devint fournaise glacée, tandis que la douleur se mua en torture mentale. Stop. Cela devait cesser. Son corps n'était qu'un fardeau qui la blessait. Qu'on vienne l'aider. Que quelqu'un ait pitié.

***Lullaby and goodnight, with roses bedight  
With lilies o'er spread is baby's wee bed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

La mélodie s'infiltra dans son esprit, la voix de Carissa berçant son cœur meurtri. Chaque mot limait lentement les épines acérées de la douleur lan-

cinante qui lui tailladait les poumons. Chaque phrase apaisait peu à peu le brasier hivernal qui enveloppait son corps maladif.

***Twinkle, twinkle, little star  
How I wonder what you are  
Up above the world so high  
Like a diamond in the sky  
Twinkle, twinkle little star  
How I wonder what you are***

La chaleur portée par la berceuse calma les tremblements de Talullah. Bientôt, elle sentit Carissa déposer un baiser sur son front.

— Bienvenue dans la famille, mon enfant. Bienvenue chez toi, ma très chère Lulla.

Et soudain le vide. Plus de douleur. Ni le froid ni la chaleur. La mémoire qui s'entortillait et qui souhaitait effacer le visage de ceux qui l'avaient oublié. La légèreté. Depuis quand n'avait-elle pas si bien respiré ? Et d'ailleurs... Respirait-elle encore ? Et son cœur, son cœur désormais silencieux la rassurait. À

cœur silencieux, aucun mal ne pourrait être fait. Plus jamais. Carissa avait parlé d'un foyer. Talullah savait qu'il s'agissait de la vérité. Elle avait vu Sady, Zarek et tous les autres. Elle avait juste voulu croire que pour elle, sa place était ailleurs.

Lentement, Lulla ouvrit les yeux et se leva. Elle observa longuement son corps immobile, allongé sur le lit. Quel spectacle étrange. Elle n'arrivait pourtant pas à se pleurer, elle avait déjà versé trop de larmes pour elle-même. Elle ne se manquerait pas. Elle ne manquerait à personne. Ni aujourd'hui, ni jamais.

— Merci maman.

La Mort sourit.





## Chapitre 7

Spencer pleurait. Il s'éloigna de la tombe afin de ne pas risquer d'en écraser le lys éternel et s'assit sur la pelouse humide, la tête entre les mains. Alors ainsi s'achevait l'histoire. En venant enquêter à l'Institut, il s'était préparé aux violences médicales très courantes en psychiatrie, bien que le déclin de la lobotomie ces sept dernières années ait quelque peu amélioré la situation. L'abandon avait dérobé à Talullah son sourire et ses espoirs. Et son cœur avait fini par trouver un monde ailleurs, un nouveau foyer auprès duquel elle ne connaîtrait plus la peine, la maladie ou la souffrance.

— Puis-je la voir ?

Sa voix était enrouée et malgré les efforts de Carissa, il avait froid. Cette dernière fronça les sourcils.

— Pour quoi faire ? Tu as tes réponses, non ?

Spencer serra les bras autour de lui.

— J'ai des choses à lui dire. Je... Je voudrais qu'elle sache que ce n'est pas de sa faute. Que rien, dans cette histoire, n'est de son fait. Elle était une enfant sage et intelligente, mais...

— Mais ?

— Mais nous n'avions pas les meilleurs parents.

Carissa se doutait que le couple Hawkins ne fût pas parfait, mais elle avait identifié ça comme de la peur. Peur de la différence. Peur de la folie. À l'image de la plupart des humains.

— Que sous-entends-tu ?

Spencer soupira.

— Ce n'est qu'en grandissant que j'ai commencé à réaliser qu'ils n'étaient pas des gens bien. Et lorsque je suis rentré à l'école de police, j'ai choisi, en option, des cours pour détecter la maltraitance infantile. Ça m'a permis de beaucoup réfléchir sur mon passé.

Le regard perdu dans un chemin que plus personne de vivant n'empruntait, il conta à Carissa comment sa mère avait toujours refusé de soigner les poumons de Talullah. Elle ne devait son salut qu'aux quelques médicaments que leur père parvenait parfois à infiltrer dans la maison en revenant du travail. Talullah, la brillante petite Lulla, dont Joe et Andy Hawkins avaient jeté tous les cahiers et les livres, car elle était une fille. Une fille qui devait devenir bête et soumise. Talullah était trop intelligente pour son propre bien. Et trop honnête aussi. Leurs vies avaient été décidées à l'avance, mais Lulla ne pouvait les satisfaire.

— J'ai fini par comprendre que si d'une façon ou d'une autre j'étais sorti du cadre ou si j'avais mis en péril leurs réputations, j'aurais aussi été abandonné. Aucun des amis que j'ai pu me faire n'a jamais été assez bien pour eux, alors j'ai fini par être seul. Toujours. Même aujourd'hui, je n'ai personne dans ma vie. L'unique relation que j'ai eue s'est achevée au bout de deux semaines à cause de ma mère.

Spencer s'étira.

— Talullah a gagné l'abandon et moi la solitude. Je voulais juste qu'elle le sache. J'ai conscience qu'il est trop tard. Elle est morte et rien ne la ramènera. Elle est morte et vous lui avez offert un foyer au sein duquel elle a pu trouver un bonheur inconnu. Toutefois, j'ai besoin qu'elle sache que moi, jamais, je ne l'ai oublié. Pas un seul jour. Si j'avais pu, si je n'avais pas été un adolescent si emprisonné par ses parents, je serais venu remonter cette colline. Si j'avais pu, je serais venu lui rendre ce temps où on jouait ensemble dans la neige en riant quand nos parents partaient en vacances en nous laissant à une nounou.

Talullah apparut alors devant lui, aussi immatérielle que Sadhana.

— Merci, grand frère. Merci.

Elle lui sourit et disparut aussitôt. Choqué, Spencer demeura muet.

— Je n'ai pas pu la faire rester plus longtemps, j'utilise déjà une grande partie de mes pouvoirs pour maintenir l'Institut hors du monde des morts afin que tu survives davantage. Il va d'ailleurs être temps pour toi de faire un choix.

— Lulla...

— Tu m'écoutes, jeune homme ?

— Pardonnez-moi. Désolé. Oui, je vous écoute.

Carissa se leva et déploya sa faux dans sa main droite.

— Sans mes pouvoirs et l'intervention de mon frère, tu serais mort il y a déjà douze heures. Tes actes et tes paroles m'ont touché. Tu es le premier à revenir pour l'un des enfants laissés ici. Le premier. En toutes ces années. C'est la raison pour laquelle je vais t'offrir deux choix. L'un comme l'autre est définitif et surtout irréversible.

Spencer acquiesça d'un signe de tête.

— Dans le premier cas, tu choisis de rester en vie. Mon frère saura te restaurer à ton état d'avant que tu n'entres dans l'institut. À partir de là, ton existence reprendra son cours et ne s'achèvera qu'à l'heure prévue. Toutefois, tu seras hanté par les souvenirs de ton passage ici. Le psychisme humain n'est pas fait pour pénétrer le couloir des morts alors qu'il est encore vivant. Ton esprit est marqué à jamais et personne ne peut rien y faire. De plus, tu seras dans l'incapacité de parler de ces événements à qui que ce soit. Tu es voué au silence pour toujours. Mais tu vivras. Tu rentreras chez toi et tu vivras.

Le regard de Spencer s'était assombri. Pourquoi frémissait-il à cette proposition ?

— Dans le second cas, je t'emporte avec moi. Comme je te l'ai dit, sans notre intervention, tu es techniquement déjà mort. Ainsi, je te propose de m'accompagner et de t'occuper des enfants avec moi. Mes faucheuses ont du travail et n'ont pas le temps pour ça et je n'ai pas de personnel. Aucune âme n'a jamais été digne d'un tel poste.

Vivre ou mourir ? Une question d'apparence simple, mais à laquelle Spencer n'avait pas de réponse instantanée. Avait-il réellement envie de retourner sous l'emprise de ses parents et hanté jusqu'à la fin par les souvenirs de ce jour ? Il n'était pas dupe et il savait qu'il ne parviendrait jamais à refaire sa vie loin de sa famille. L'emprise était telle qu'il lui faudrait plus d'une existence pour s'en débarrasser. Et surtout, maintenant qu'il connaissait la vérité, il ne pensait pas qu'il serait encore capable de supporter l'amour factice de ses parents et de leur parler comme avant. Rien ne serait jamais plus

comme avant. À jamais, les derniers instants de sa sœur danseraient devant ses yeux.

Spencer observa Carissa. Tout comme dans les visions, elle dégageait une aura rassurante. Oppressante, certes, de par sa puissance ; mais rassurante tout de même. Pourquoi la Mort lui semblait-elle plus chaleureuse et surtout moins inquiétante que la Vie ? Il n'avait aucune envie de revoir le frère de Carissa et son aura étrange. Pour la première fois de sa vie, il préférait le froid à la chaleur.

— Carissa, puis-je vous poser une question ?

— Je t'écoute.

— Pourquoi votre frère m'effraie-t-il autant ? La Vie n'était-elle pas censée nous attirer ?

Les longs cheveux de la Mort passèrent devant son visage.



— L’humain part du principe qu’il donne et je prends. Qu’il incarne le Bien et moi le Mal. Beauté et laideur. Je suis celle qu’on maudit et qu’on déteste.

Elle noua ses mèches avec les tiges des fleurs qui ornaient sa couronne, permettant à Spencer d’observer plus longuement son visage. Voilà donc d’où les calavera étaient inspirées. Chez Carissa, tout n’était que lumière et couleurs, même sa terrible faux.

— La souffrance, la maladie, le désespoir et la douleur vont de pair avec la vie. Même moi je n’ai pu y échapper la seule et unique fois où j’ai voulu goûter à ce poison et que j’ai eu mes jumeaux. Des enfants que j’ai perdus à jamais. Les seules âmes que le Néant m’ait volées.

Elle arrangea sa robe.

— En ma demeure, les maux s’estompent peu à peu. La rudesse de la vie s’effiloche, le poids des responsabilités s’envole. Aux âmes peignées, je re-

donne le sourire. C'est pour elles, qu'un jour, il y a si longtemps, j'ai commencé à chanter.

— J'accepte.

— Pardon ?

— J'accepte votre proposition. Je vous accompagne. Ma vocation première était d'aider les autres. Je voulais devenir infirmier ou encore travailler auprès des enfants. Mais comme vous le savez, je n'ai pas eu le choix. Je devais reprendre la tradition familiale. Un véritable métier d'homme. Vous m'offrez la possibilité d'une reconversion que je ne peux refuser.

Désormais trop faible pour se lever, Spencer se contenta de sourire.

— Je ne suis pas heureux. Je ne suis pas libre. Et je ne veux pas attendre la mort de mes parents pour commencer à vivre. Je ne supporterai pas leur bienveillance factice jusque-là. Je ne supporterai pas les souvenirs de tout ce que j'ai vécu ici. Je ne suis pas

stupide et je sais que je ne pourrai pas vivre ainsi. Je serais incapable de sourire, de fonder une famille en sachant que ma sœur s'est laissée mourir. S'est laissée mourir à cause de mes parents. Je refuse de retourner vivre avec des hypocrites. En venant ici, pour la première fois, j'ai pu m'échapper de leur emprise. Jamais plus je ne souhaite y retourner.

Carissa joua avec sa bague.

— Tu pourrais t'enfuir ailleurs. Tu as une voiture, non ? Le pays est grand. C'est le moment où jamais de refaire ta vie. Commencer un nouveau chapitre.

Spencer mentirait s'il disait qu'il n'y avait pas pensé. Dès le moment où il s'était garé devant l'institut, il avait réfléchi à si, oui ou non, il rentrerait chez ses parents après sa visite. Son sens des responsabilités lui dictait que oui. Sa raison lui hurlait que non et lui intimait d'en profiter pour fuir. Il n'aurait peut-être pas d'autre occasion comme celle-ci. Toutefois, Spencer n'avait aucune motivation. La solitude, il ne la supportait plus. Libre, mais seul, était-ce mieux que libre et dans une prison do-

rée ? À ses yeux, pas vraiment. Le silence, le vide...  
il n'en voulait plus.

— J'ai envie de me sentir vivant. Vivant et utile.  
Je veux interagir librement avec les autres sans avoir  
peur. Laissez-moi vous aider avec les enfants Caris-  
sa. Permettez-moi de devenir votre employé. Je  
souhaite connaître le bonheur de nouveau.

— Vingt et un ans et déjà brisé. Mon pauvre en-  
fant, tes parents ont fait un bien mauvais travail,  
encore pire que ce que l'état de ta sœur laissait en-  
tendre. Es-tu prêt ?

— Oui.

— Alors, ferme les yeux et laisse-toi bercer.

***Lullaby and goodnight, with roses bedight  
With lilies o'er spread is baby's wee bed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed  
Lay thee down now and rest, may thy slumber be  
blessed***

La mélodie funèbre apaisa instantanément les inquiétudes latentes de Spencer. À chaque mot, les battements de son corps diminuaient. Pourtant, cette fois, il ne ressentait aucune peur. Le froid n'était plus un ennemi, mais une douce flamme réconfortante.

***Twinkle, twinkle, little star  
How I wonder what you are  
Up above the world so high  
Like a diamond in the sky  
Twinkle, twinkle little star  
How I wonder what you are***

Chaque mot détachait peu à peu son âme, sans aucune douleur. Spencer sentit un baiser sur son front puis le vide. La sérénité et le calme.

— Bienvenue dans notre famille, Spencer.

Il ouvrit lentement les yeux et posa le regard sur son corps inerte. À sa grande surprise, il ne ressentit pas une once de dégoût ou même de peur.

— Merci, Carissa.

— L'une de mes faucheuses va enterrer ton corps aux côtés de celui de ta sœur. Exceptionnellement, même si tu n'es plus un enfant, ta tombe sera elle aussi ornée d'un lys éternel. Le dernier qu'il me reste.

N'ayant aucun mot assez fort pour exprimer sa gratitude, Spencer s'inclina devant la Mort. Cette dernière sourit et lui tendit la main.

— Il est temps. Retournons à l'institut, que je puisse, cette fois, le rediriger entièrement dans mon monde. Lulla t'attend.

— Je vous suis.

Spencer attrapa la main de la Mort et, sans un regard en arrière, entra dans le bâtiment. Talullah et Sadhana lui sourirent. Son cœur était enfin rentré chez lui.

## Épilogue

Quelques mois plus tard.

J'aurais eu dix-sept ans cette année, bien que maman m'ait expliqué que bientôt je cesserai de compter le temps qui s'écoulait. J'aurais aimé faire de longues études, mais la bibliothèque du royaume des morts contenait tous les ouvrages dont je pouvais rêver. J'allais lire et apprendre sans jamais m'arrêter.

Avec désormais Spencer à nos côtés, notre foyer était complet, un peu comme si une place lui avait toujours été réservée. Maman m'a raconté que nos parents biologiques avaient lancé des recherches quand, après cinq jours, mon frère n'était pas rentré chez eux. Malgré tout, ils n'avaient pas daigné chan-

ger leurs habitudes ni offert leur aide. Spencer avait disparu et, finalement, nos parents abandonnèrent à peine un mois plus tard. Ce n'était pas l'amour parental qui les étouffait. Je me demandais si, un jour, les regrets et la culpabilité les dévoreraient.

Sadhana s'était assise à côté de moi sur le perron de l'institut. À jamais coincées dans nos apparences d'enfant, nous ne cessions plus de sourire. Ensemble, elle, moi et tous les autres. Pour toujours. Depuis Spencer, personne n'avait remonté le chemin de la colline. Lassée des curieux, maman avait créé une illusion autour de l'Institut et ses jardins. Même la voiture de mon frère avait été prise dedans. Aucun vivant ne mettrait plus jamais les pieds ici. Jamais. Et si, à tout hasard, l'un d'eux s'approchait trop près de cette maison sur la colline, il entendrait une douce chanson, une mélodie funèbre qui l'attirerait à l'intérieur. La berceuse de la Mort.

\*\*\*\*\*

"House on Hill", The Pretty Reckless



"I am not afraid  
I won't burn out in this place  
My intention is to fade and I will, I will  
In this house on a hill  
The dead are living still  
With intentions to kill and they will, they will  
Keep your children safe inside"



# Postface

## Les petites infos

En France, le terme "asile" disparaît en 1937.

C'est en 1950 que la psychiatrie pour enfants s'institutionnalise.

La lobotomie a amorcé son déclin dans les années 60 après son essor entre 1945 et 1954.

Inadaptation réactionnelle, infirmités sensorielles et anxiété font partie des types de troubles courant pour lesquels les enfants étaient placés (surtout les 6/8 ans) dans les années 1950. On trouve aussi psychose, troubles caractériels marqués et débilité perfectible.

## **Les symboliques**

Adonis (souvenir douloureux)

Amarante (immortalité, amour durable)

Arum (représentation de l'âme)

Chrysanthème (éternité)  
Pavot (sommeil éternel, mort)  
Seringat (mémoire)

## **Les traductions**

Lullaby = berceuse

***Twinkle, twinkle, little star***

Brille, brille, petite étoile,

***How I wonder what you are***

Comme j'aimerais savoir qui tu es !

***Up above the world so high***

Si haut au-dessus du monde,

***Like a diamond in the sky***

Comme un diamant dans le ciel.

***Twinkle, twinkle little star***

Brille, brille, petite étoile,

***How I wonder what you are***

Comme j'aimerais savoir qui tu es !

***Lullaby and goodnight, with roses bedight***

Berceuse et bonne nuit, avec des roses au lit,

***With lilies o'er spread is baby's wee bed***

Avec des lys répartis est le petit lit de bébé.

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be blessed***

Allonge-toi maintenant et repose-toi, que ton sommeil soit béni.

***Lay thee down now and rest, may thy slumber be blessed***

Allonge-toi maintenant et repose-toi, que ton sommeil soit béni.



# Remerciements

À Calliope McKeena pour la couverture, la 4ème de couverture, la relecture et le suivi tout au long du projet.

À mon mari.

À mes lecteurs et lectrices.





*Composition et mise en page réalisées  
avec l'aide de WriteControl.fr*

